

Journal des grignoux

cinéma et culture au cœur de la ville

www.grignoux.be

Bureau de dépôt: 4000 Liège X
N° d'agrégation: P916483
Imprimé en 47 000 exemplaires
Centre culturel les Grignoux - asbl
rue Sœurs de Hasque 9 - 4000 Liège

GARDER LE CAP

1975

2000



2015

2025?



« LES GRIGNOUX » ASBL 9 RUE SŒURS DE HASQUE - 4000 LIÈGE \ CONTRIBUTION JAQUELINE CARTON - MARIE-THÉRÈSE CASMAN - MICHEL CONDÉ - ALICIA DEL PUPPO - ODETTE DESSART - ANNE FINCK - VINCIANE FONCK
NINA GAZON - DANY HABRAN - PIERRE HELDENBERGH - JEAN-MARIE HERMAND - CHRISTINE LEGROS - CATHERINE LEMAIRE - LO MAGHUIN - ADELIN MARGUERON - ALDO PAGLIARELLO - JEAN-PIERRE PÉCASSE
ROBERT PEETERS - LÉOPOLD RENARD - RITA SCHIFANO - CAMILLE SCHMITZ - MARIE SCHMITZ - BENOIT THIMISTER - JACQUES VAN RUSSELT - STÉPHANE WINTGENS \ RÉDACTION HUGUES DORZÉE
GRAPHISME SÉBASTIEN GILLARD - YVES SCHAMP \ ILLUSTRATIONS & PHOTOGRAPHIES VOIR EN PAGE 16 \ ÉDITEUR RESPONSABLE PIERRE HELDENBERGH, 5 AU PÉRI, 4000 LIÈGE

L'histoire des 40 ans des Grignoux

Mission impossible, pensions-nous secrètement.

Mais c'était sans compter sur la sagacité débonnaire, la disponibilité attentive, la plume fluide et lumineuse de Hugues Dorzée.

Bien entendu il a pu se nourrir des analyses et de la mémoire aiguës des « pères » fondateurs ; d'ailleurs certains d'entre eux avaient eu le soin de conserver affiches, tracts, photos et autres documents d'archives. Mais les Grignoux ont toujours eu en horreur le petit cirque de l'autocélébration. La priorité a toujours été ancrée dans le présent de l'action, le combat avec ses stratégies et rapports de force, l'investissement dans des outils au service de la militance et de collectivité. De l'imprimerie à la salle de cinéma, du centre de documentation aux dossiers pédagogiques initiés par *Écran large sur tableau noir*, les outils ont changé. Sans doute la philosophie liée à l'émancipation et à l'éducation permanente est-elle restée fondamentalement la même. Mais on doit reconnaître que le journaliste et tous

ceux qui ont œuvré à la mise en page de ce numéro spécial ont tissé une sidérante toile d'araignée qui n'a pas hésité à relier le pas de danse de Giulietta Masina à la lutte du comité de « libre affichage ». Le miracle de ce projet, c'est d'avoir fondu dans une entité colorée et attractive combats et témoignages extrêmement diversifiés. Hugues Dorzée n'a pas pu s'empêcher d'avoir un regard amoureux et euphorique sur le cheminement des Grignoux. Il a cerné les jalons, les victoires, les missions accomplies.

En demandant aux doutes et éventuelles grosses fatigues de faire un pas de côté, cet exercice de mémoire collective va certainement allumer de nouveaux combats citoyens.

La grande Histoire va-t-elle retenir ces 40 ans des Grignoux ? Nous ne sommes pas devins. Mais nous sommes heureux d'avoir pris le temps de laisser une trace et d'avoir donné la parole à des événements et des individus qui ont rarement leur place dans les registres officiels.

LES GRIGNOUX

Des « grigneus » devenus grands

40 ans de contre-culture

Les Grignoux ont 40 ans. Leur histoire est celle d'un mouvement à la fois alternatif, indépendant et pluraliste, mais aussi celle de quelques pionniers, pas forcément spécialistes du cinéma d'art et d'essai au départ, qui vont fédérer des associations, lutter contre la culture dominante, développer des pratiques autogestionnaires, effectuer un travail d'éducation populaire au long cours et puis se lancer, têtes baissées et cœurs vaillants, dans l'exploitation de salles, l'édition d'un journal, l'animation dans les écoles, la distribution de films, etc.

De la rue Billy à Grivegnée au centre communautaire du Cadran, de la rue Hocheporte au cinéma le Parc à Droixhe, du Churchill au Caméo Namur en passant par le Sauvenière, c'est une longue et grande histoire d'amour, de militance, de rencontres, de combats perdus et gagnés, de chance et de hasards, d'émotions partagées et de poésie du 7^e art.

Les Grignoux, c'est aussi et surtout une fascinante aventure collective née autour de Mai 68. Un projet inédit qui, en 40 années d'existence, a connu des hauts et des bas, porté par une équipe de permanents à la fois engagés, obstinés et visionnaires, radicaux et pragmatiques, rassembleurs et créatifs, qui ont su créer un centre culturel de quartier, faire revivre un ciné-club implanté dans une cité de banlieue, avant de grandir et de grandir encore pour devenir l'entreprise d'économie sociale que l'on connaît actuellement avec ses 13 salles en activité (8 à Liège, 5 à Namur), près de 175 travailleurs et plus de 500 000 spectateurs fidèles qui chaque année se pressent dans leurs salles obscures.

Une histoire sans fin qui continue à s'écrire, au jour le jour, sur les écrans d'une association qui n'a, espérons-le, pas encore dit son dernier mot.



Hugues Dorzée



1971 • Un Nouvel An à la rue Billy

La fraternité de la rue Billy

De retour à Liège, le mouvement se structure et s'étend avec la poursuite et la multiplication de l'expérience du GOL, le Groupe d'Organisation de Loisirs. Mais leurs activités socioculturelles dépassent, de loin, le cadre estival. « Il y avait une envie, déjà, de construire des alternatives concrètes, tout au long de l'année et au sein d'un large réseau », poursuit Camille Schmitz. Des passerelles se créent entre travailleurs de Cockerill, des charbonnages et de la FN, membres des foyers, militants pacifistes, étudiants... « avec l'envie de décloisonner les combats. »

Leur point de chute, c'est le n° 2 de la rue Billy, situé à côté de l'église des oblats, à Grivegnée. On y organise des permanences sociales, des rencontres ouvrières, des espaces de débat. Avec une approche internationaliste et solidaire des peuples du Sud.

« Il y avait également d'autres lieux de rassemblements sur la place Saint-Barthélemy, où se réunissait le monde infirmier et enseignant, Quai Churchill autour d'un public plutôt marginal, voire sortant de la drogue, et place Saint-Denis où se réunissait une communauté de jeunes », ajoute Camille.

Sur le sable, les pavés

Mai 68 n'est pas loin. On ne scande pas encore « Cours, camarade, le vieux monde est derrière toi ! » mais un petit vent de contestation souffle déjà en cet été de 1964.

La Grève du siècle est encore dans toutes les têtes :

« Cours, camarade, le vieux monde est derrière toi ! »

La Belgique vit au rythme des politiques d'austérité (déjà !) et des conflits linguistiques. John Fitzgerald Kennedy a été assassiné quelques mois plus tôt. Le Congo est indépendant depuis peu. Plusieurs coups d'Etat ont éclaté en Amérique latine. L'apartheid fait rage et Mandela est condamné à perpétuité. Et l'esprit des Grignoux va naître, les pieds dans le sable, quelque part entre La Panne et Coxyde, autour de milieux chrétiens et progressistes.

« Nous étions partis durant l'été 1964 avec quatorze jeunes Liégeois âgés de 18 à 25 ans pour réaliser un camp-mission à la Côte, un concept lancé en France et porté notamment par André Hut, qui fondera plus tard l'association Culture-Tourisme-Loisirs (CTL) », se souvient Camille Schmitz, ancien père oblat — prêtre en monde ouvrier, cheville ouvrière des futurs Grignoux et personnalité marquante de la vie associative en Cité ardente.

À Coxyde, ces jeunes engagés, décident de ne pas rester les bras croisés. « Ici, nous allons faire autre chose que nous emmerder ! », lit-on sur leurs pancartes apposées aux abords d'une grande tente qui servira de « QG » à l'énorme et très créatif déploiement d'un GOL (Groupe d'Organisation des Loisirs).

Une autre année, à La Panne, « ils vont distribuer 500 tracts sur la digue pour dire "non à l'asphyxie", dénoncer la hausse des prix du logement et les conditions de travail des saisonniers », explique Camille.

Rejoints par d'autres jeunes, ils seront près de 1500 à se mobiliser ainsi d'année en année au littoral. « Il y avait une belle énergie et une volonté de se mettre ensemble dans une démarche d'action réellement collective », se rappelle Robert Peeters, un autre pionnier des Grignoux qui, plus tard, participera, avec Camille Schmitz notamment, à la fondation de plusieurs associations en Cité Ardente (le Beau-Mur, Attac Liège, le collectif Argent fou...)



1965 • Le GOL veut dénoncer l'asphyxie



1969 • Le CTL à la mer, au repos

Le CTL, l'âme des Grignoux

Dès 1966, l'asbl Culture-Tourisme-Loisirs se bâtit. Un mouvement social, culturel et pluraliste qui s'étendra de Liège à Mouscron et de Bruxelles à Verviers.

C'est au cœur du CTL que réside l'âme des Grignoux. Avec une pratique autogestionnaire, une volonté de lutter contre « la culture dominante », un travail transversal en matière d'éducation permanente, une approche militante et alternative, etc.

Arrive alors Mai 68. En Cité ardente, l'ULg et les milieux étudiants bouillonnent, eux aussi. Occupations des amphithéâtres, grèves et actions de terrain se multiplient jusqu'en 1969-70. Avec une série d'acteurs de premier plan (Thierry Grisar, Freddy Esther, Paul Gruselin, Ludo Wirix...) qui seront, tôt ou tard, plus ou moins proches des Grignoux.

De nouvelles synergies vont ensuite se créer avec les milieux ouvriers. « Avec Jean-Claude Riga (réalisateur et producteur NDLR), nous avons notamment créé un groupuscule totalement informel et on se baladait avec le film documentaire *Coup pour coup* réalisé par Marin Karmitz, un militant maoïste, raconte Jean-Marie Hermand, économiste de formation (ULg) et futur administrateur des Grignoux. Ce film en 16 mm raconte la révolte de travailleuses du textile. Nous

allions le montrer aux ouvriers dans les usines de la région. » « Les philo et lettres étaient en ébullition, se souvient de son côté Jean-Pierre Pécasse, alors étudiant en philologie romane à l'ULg et futur membre du collège des Grignoux. Il y avait des interruptions et des occupations de cours, des assistants qui donnaient des cours en parallèle, des séminaires sur des philosophes... »

« On parlait de ce que les gens vivaient, de revendications collectives et on se mettait ensemble », ajoute Robert Peeters.

« Les étudiants, rassemblés pour cela à la rue Billy, avaient notamment décidé de soutenir l'occupation que préparaient les travailleurs de l'usine Cuivre et Zinc toute proche qui était menacée de fermeture », enchaîne Camille Schmitz.

Avec, aux quatre coins de Liège, des actions et des mobilisations pour soutenir les paysans sans terre en Amérique latine, les groupements pacifistes, les travailleurs du bassin frappés de plein fouet par les restructurations, etc.



1978 • Locaux des Grignoux



1978 • CTL - Régions orientations - Hody - Répartition des rôles - Camille Schmitz



1973 • Pagaille au Palais des Congrès



1975 • Liège en péril - Manifestion pour le pluralisme



1974 • Débat au sein de la communauté du Cadran

Le Cadran : pluralisme et autogestion

La rue Billy déménagera en 1970, mais la dynamique collective, elle, se poursuivra sous une autre forme. Avec l'ouverture du centre communautaire du Cadran, au 10 rue de l'Académie. Et, à deux pas de là, le CTL Liège qui installe ses quartiers au n°1 de la rue Agimont, tenu par Jacqueline Jeunehomme, qui sera la première travailleuse engagée par les Grignoux. Aussi parmi les pionniers qui ont marqué les débuts : Freddy Esther.

« D'un côté, on était dans l'esprit des communautés de base, de la gauche chrétienne, de l'autre c'était davantage pluraliste avec des communistes, des écologistes, des syndicalistes de la FGTB et de la CSC, des membres du Mouvement pour l'Autogestion Socialiste (MAS)... » raconte Robert Peeters.

« Après notre Mai 69 et les différentes occupations, on a trouvé au Cadran un lieu à la fois vivant et pluraliste, confirme Marie-Thérèse Casman, alors étudiante en sociologie à l'ULg, qui y deviendra plus tard professeure et coordinatrice du Panel démographie familiale. Le samedi soir, on se retrouvait à 25, 30. Il y avait des fêtes, des eucharisties basées sur une série de réflexions, des débats avec des marxistes-léninistes, des chrétiens progressistes, des écolos comme Raymond Yans... ».

Au fil du temps, le CTL se développe et se structure. Avec quatre pôles et quatre chantiers distincts : l'animation de quartiers, la défense de la cause féminine, l'enseignement (un pôle qui débouchera, quelques années plus tard, sur la création d'une équipe chargée des dossiers pédagogiques) et l'imprimerie/diffusion.

« Le CTL, c'est à la fois le groupe de base et le moteur des Grignoux », insiste Jean-Marie Hermand qui entrera dans le projet un peu plus tard, en 1978. « On travaillait de façon collective et transversale, résume Camille Schmitz. On partait du terrain, de revendications concrètes qui émanaient de "groupes d'action" comme on les appelait à l'époque. Ils étaient actifs dans le domaine de la santé, du travail social, de l'enseignement, du monde ouvrier... On avançait de manière décloisonnée. L'étudiant se sentait concerné par la situation du mineur de la Bacnure et inversement. Il y avait par ailleurs une volonté commune de construire de réelles alternatives politiques, de construire un autre monde, le tout dans un esprit pluraliste. » Avec, derrière le CTL, une série de grands combats sociaux et politiques. Contre le procès de

Willy Peers, le médecin gynécologue arrêté en 1973 sur dénonciation anonyme pour avoir procédé à des avortements. Aux côtés des femmes-machines de la FN qui scandaient « à travail égal, salaire égal ! ». Pour développer des maisons médicales et offrir des soins de santé accessibles pour tous.

Des premiers essais nucléaires à la création d'une autoroute qui devait déboucher place Saint-Lambert, de la défense du patrimoine liégeois à la réforme du service militaire porté par un groupe d'étudiants actifs — parmi lesquels Éric Toussaint, futur porte-parole du réseau international du Comité pour l'Annulation de la Dette du Tiers-Monde, et France Arets, enseignante, déléguée syndicale CGSP-Enseignement et active dans le Collectif de Résistance aux Centres Pour Étrangers, le CTL est de toutes les mobilisations.

« Au CTL et puis plus tard aux Grignoux, nous étions proches des mouvements de gauche et d'extrême gauche évidemment, mais en même temps on cultivait une certaine méfiance à leur égard, précise Robert Peeters. Nous avions peur d'être récupérés par des groupes plus institutionnels ou installés. On ne voulait pas que nos actions soient détournées de leur objectif initial. On tenait à cette pluralité, au respect des engagements de chacun. C'était fragile, précaire, source de tensions, mais cette indépendance était aussi une force ».

Les camarades de tous bords doivent alors composer avec des courants de pensée différents, les amitiés personnelles, les amours naissantes ou finissantes. « Tout n'était pas rose tout le temps, mais ça vivait ! », admettent les fondateurs.

Jusqu'en 1973, quand le CTL lance une table ronde sur la « politique culturelle à Liège ». Une quinzaine d'associations y prennent part. À l'automne de la même année, la Ville accueille le Sommet de la Francophonie. Un événement institutionnel et trop mondain au goût de ces associations.

Du côté du Cadran, en réseau avec le CTL, on se mobilise à tout-va. « Cette année-là, la Ville a sorti le grand jeu pour accueillir les chefs d'État et les multinationales et montrer combien tout était beau et vivant en Cité ardente. On a distribué une plaquette à 5 000 exemplaires, organisé du théâtre-action pour dénoncer ce grand spectacle », se souviennent les anciens du CTL.

L'effervescence de la rue Hocheporte

Début 1975, le mouvement décide de louer une grande maison au n°18 de la rue Hocheporte. Le lieu est spacieux et dispose surtout de plusieurs pièces pour accueillir les différents groupes. « Elle avait du cachet, mais on y a travaillé dur, se souvient Robert Peeters. On a bétonné la cave, rénové toutes les briques. Dans la cour, on a isolé le toit, construit un bar et un lieu d'accueil. On avait installé l'imprimerie au 1^{er} étage avec des grosses machines très lourdes, c'était un peu fou quand j'y pense ».

Très vite, ce lieu va devenir « une sorte de creuset où vont se côtoyer des tas de groupes autonomes, raconte Jacques Van Russell, travailleur social à l'époque, dessinateur satirique et futur directeur du Centre Alfa spécialisé dans la santé mentale. Moi, j'étais un peu un électron libre. Je dessinais pour mon plaisir et participais aux animations de différents groupes. Il y avait un grand foisonnement, un brassage de jeunes entre 25 et 40 ans qui amenaient une réflexion intéressante sur la mondialisation, les délocalisations, la santé... »

« Il y avait le groupe de base et les groupes invités, ajoute Marie-Thérèse Casman. Chacun pouvait organiser des activités à sa guise, c'était très convivial. On discutait collectivement pour savoir si on allait accepter telle ou telle association. Le mercredi midi, on se relayait et on organisait des repas, il y avait une petite cafété dans la maison. Et puis il y avait des concerts de Philippe Anciaux, Christiane Stefanski... La maison vivait bien. »

« Il y avait une très bonne ambiance », se souvient Anne Finck, ex-enseignante entrée aux Grignoux « via un groupe de réflexion autour de la pédagogie Freinet, mais aussi le groupe musical Expression qui travaillait notamment avec les chômeurs de Seraing et les travailleurs de la fonderie Mangé ». C'est dans la cave des Grignoux que ceux-ci ont fait entendre une première fois leurs chansons de lutte, devenues ensuite un disque apprécié. Engagée en octobre 1979, Anne gèrera par la suite l'équipe des bénévoles et l'envoi du journal.

« Tout le monde travaillait dans le même sens. Chacun mettait la main à la pâte pour nettoyer les locaux, préparer à manger, gérer la maison... » ajoute Anne. « La maison vivait du matin jusqu'à tard le soir ! », sourit Robert Peeters. Le tout dans un esprit

autogestionnaire plus ou moins bien maîtrisé. Et plus de 120 associations différentes passeront par là.

« C'était un lieu de brassage culturel, de débats, de réflexion politique dans la foulée de Mai 68, précise Jacques Van Russell. C'était aussi l'époque de la grande crise pétrolière, des délocalisations, de la psychiatrie ouverte, des dictatures en Amérique latine... On était en plein dans la réflexion autour de la lutte contre le racisme et la discrimination, l'exclusion, la chasse aux chômeurs, la politique des administrations parfois très rigides comme l'ONEM, tous les phénomènes de marginalisation et de stigmatisation des personnes. Il y avait forcément beaucoup de débats animés. Chaque groupe était autonome et se réunissait régulièrement pour mener des actions, et lancer des pétitions », ajoute-t-il.

« Nous étions aussi assez impliqués dans la vie du quartier, poursuit Marie-Thérèse Casman. Il y avait le Théâtre Al Botroûle, un café espagnol, une association grecque... Et puis la maison accueillait aussi des gens de passage qui ont vécu un moment dans l'appartement installé à l'étage. Les Grignoux, c'était un lieu de passage, un tremplin. »

Pour les mouvements alternatifs, la rue Hocheporte, c'est *the place to be*. Un lieu où souffle un petit vent de contestation. Un contre-pouvoir qui deviendra aussi espace de contre-culture. « On n'était pas forcément très bien vu par le pouvoir en place. On était un peu des empêcheurs de danser en rond. Ce qui gênait forcément un peu. En même temps, on fédérait des énergies qui étaient auparavant éclatées. C'était vraiment un lieu-carrefour », insiste Marie-Thérèse Casman.



1975 • Travaux rue Hocheporte Camille Schmitz





Chuck, le crayon à vif

Aux Grignoux, on a toujours aimé le dessin de presse. Satirique, juste ce qu'il faut. Parmi les dessinateurs (de talent) qui gravitaient autour du Cadran puis de la rue Hocheporte, il y avait Jacques Van Russelt, mais aussi Pierre De Meyts, alias Chuck.

Après Mai 68, cet étudiant en médecine était de tous les coups. « C'était un peu le Pierre Kroll de l'époque », s'amuse Pierre Heldenbergh, administrateur des Grignoux. « Il illustrait notamment le journal des étudiants L'œil écoute, ajoute Camille Schmitz. C'était un dessinateur de talent. Il se mêlait dans n'importe quelle assemblée et dessinait à tour de bras. Au fur et à mesure de l'avancement des discussions, il réalisait des croquis qui circulaient immédiatement autour de la table. Ce qui animait... ou perturbait pas mal les débats » sourit Camille.

« Il avait un style vif et rapide, confirme Jacques Van Russelt. Il dessinait à la volée et à l'instinct en fonction de ce qu'il voyait ou entendait. Il pouvait produire, en une réunion, 8 à 10 dessins qu'il faisait circuler ensuite. »

Chuck a par ailleurs dessiné les travailleurs en lutte chez RCA, au Grand Bazar et dans d'autres usines en résistance. « Ses dessins ont servi de supports dans les manifestations, rappelle Camille. Il avait un sens politique percutant. »

Après quoi, Chuck-le-crayon-incisif a poursuivi sa route et ses études. Avant de devenir médecin spécialiste. « Il a notamment travaillé à l'UCL avec Pierre de Duvé, aux USA, et puis comme directeur d'un laboratoire pharmaceutique à Copenhague. Je me souviens qu'il a encore réalisé des dessins depuis les États-Unis », ajoute Camille Schmitz. Avant qu'un certain Pierre Kroll, autre caricaturiste de talent, ne vienne bien plus tard le remplacer pour animer l'*Inédit*.



Des innovateurs, des fonceurs

« Nous étions perçus comme des innovateurs, des fonceurs, des gens qui voulaient donner la parole aux travailleurs, aux gens de terrain, ajoute Anne Finck. C'était un endroit où pouvaient naître énormément de choses. Tous les groupes qui se remettaient en cause, qui souhaitaient faire progresser la société, étaient forcément attirés par ce qui se passait là-bas. »

Avec cinq permanents au départ et plusieurs dizaines de bénévoles, la maison de la rue Hocheporte vit pleinement. « Toute la maison était investie, de la cave au grenier » sourit Camille Schmitz. « À l'origine, enchaîne Robert Peeters, nous étions dans la lutte pour améliorer les conditions de vie et les conditions de travail. La culture, ça n'était pas notre priorité. Aller au cinéma, projeter des films, ce n'était pas vraiment un objectif en soi. » Ce travail de « lutte » passera notamment par un soutien aux ouvriers qui occupent leurs usines. « Il y avait des actions au Grand Bazar, chez RCA, aux capsuleries de Chaudfontaine..., se rappelle Marie-Thérèse Casman. Il y avait notamment des objecteurs de conscience engagés

au CTL qui étaient très actifs. On faisait venir des chanteurs, on organisait des animations. Et puis, il y avait un travail d'éducation populaire, les militants discutaient avec les caissières du Grand Bazar pour les conscientiser au niveau politique. » (lire ci-contre)



Du Grand Bazar aux jeans Salik

« On débarquait dans les usines et on organisait une occupation des lieux. De son côté, le CTL s'est fortement investi dans le Grand Bazar. Nous, on s'est plutôt tourné vers l'usine Salik, à Quaregnon, qui fabriquait des jeans. On suivait de près l'occupation de l'usine par les ouvriers et on les soutenait en vendant, à Liège, leurs jeans en signe de solidarité » explique Jean-Marie Hermand. Pendant toutes ces années rue Hocheporte, les Grignoux vont prendre une part active dans plusieurs mouvements de grève, notamment celui organisé par les éducateurs sociaux.

Ils vont également animer plusieurs occupations d'usines à la capsulerie de Chaudfontaine (en 1975) et à la fonderie Mangé (1976).

Ils organiseront aussi rue Hocheporte des rencontres avec les ouvriers en grève. Et, avec le CTL-Diffusion, les syndicats et d'autres associations culturelles vont soutenir les travailleurs de Memorex (1976), du Grand Bazar (1977), des jeans Salik (1978) et de RCA (1980). Multipliant sur cette voie tracts, animation des manifestations, théâtre-action, dessins et chansons, montages audiovisuels (avec des diapos, le cinéma ce sera pour plus tard...) Ainsi le montage « Grand Bazar » a circulé, accompagnant les syndicalistes en déplacement dans toutes les grandes surfaces présentes alors sur la région. Un atelier du CTL qui a produit à l'époque 12 montages sur



les thèmes de lutte : urbanisme, femmes, éducation, santé, etc.

De 1974 à 1978, c'est une association de fait qui coordonnera l'ensemble des activités de la rue Hocheporte. Parmi les groupes impliqués dans la maison, on retrouve notamment le comité Chili, le Service d'éducation par l'animation et la coopération (SEAC), le Mouvement pour l'autogestion socialiste (MAS), l'Association Belgique-Chine (ABC), la bibliothèque des immigrés grecs, le Front d'Action Santé, le Comité B/ Amérique Latine, Habiter Liège, le groupe de théâtre Pour un autre printemps. « En 1975, j'étais prof à Saint-Barthélemy, qui accueillait uniquement des garçons, raconte Jean-Pierre Pécasse, futur membre du collège de direction des Grignoux. Nous avions alors mis sur pied, avec Vincent Herla, ex-collègue et ancien objecteur de conscience du CTL, un groupe théâtral baptisé *Pour un autre printemps*, constitué d'étudiants du collège et d'étudiantes de l'école voisine de Sainte-Croix. Notre premier spectacle s'appelait *On n'est pas sérieux quand on a 17 ans...* Il parlait des relations jeunes/parents, des inégalités sociales, de la pilule contraceptive, des sujets touchy. On l'a joué au Bateau ivre, rue Hocheporte, aux Chiroux... Deux ans après, on a produit une autre création collective qui s'appelait *Cris et soupirs d'une école à dormir debout*, qui a été montré une trentaine de fois dans des écoles, des centres culturels, et même dans une réunion pédagogique d'enseignants et de directeurs d'école. À l'époque, la pièce a suscité de fameux débats! Mais l'école a-t-elle vraiment changé? »

Petit à petit, Jean-Pierre va s'impliquer dans le mouvement et partager à son tour les locaux : « Déjà à l'époque, j'étais très intéressé par la pédagogie active. J'allais aux réunions et je donnais un coup de main au CTL Enseignement, ainsi qu'au centre de documentation où j'ai dépouillé pendant des années *La Cité*, *Notre Temps*... Et puis, les Grignoux m'ont proposé de les rejoindre. Il y avait le CTL, un groupe de médecins engagés, d'assistants sociaux... C'était une époque très riche. On n'avait pas réellement de bureaux. La permanence était au rez-de-chaussée. Il y avait un salon/cuisine, une petite cour et puis deux, trois petites salles ouvertes à tous. » Dany Habran arrivera peu de temps après : « En 1976, j'étais en romanes, raconte cet autre pilier des Grignoux.



On fabriquait un fanzine, *Le Pyromane*. L'unif nous sortait de partout. On n'avait pas d'attache politique, mais on contestait la pédagogie, l'esprit étriqué de l'institution. On est allé voir l'imprimerie des Grignoux et on a commencé à donner un coup de main à Camille Schmitz pour assembler des brochures. Il nous a accueillis de manière naturelle et spontanée. Et pourtant, avec ce fanzine, on était loin du théâtre-action, des occupations d'usines ou de l'éducation à la santé. Pour moi, ça a été une très belle rencontre. Je découvrais une maison de vie, une approche socio-culturelle et politique nouvelle. » Parmi les autres associations, il y a aussi Habiter Liège, avec son slogan « Habitants, vous êtes concernés par le devenir de votre ville », initié par Marie Caprasse, qui avait rassemblé une fameuse équipe, ensuite porté par Léopold Renard, l'une des figures marquantes de nombreux combats urbanistiques à Liège (les fouilles archéologiques sous la place Saint-Lambert, la construction du nouveau Palais de Justice...) et soutenu par une série de chercheurs et d'enseignants de l'ULg (Marcel Otte, Bernadette Merenne...).

« Ils organisaient des visites dans la ville, se souvient Robert Peeters. L'idée était d'amener les gens à réfléchir à l'aménagement urbain, au bien-être collectif. »

Des visites collectives in situ (charbonnages,

cités ouvrières, prison...), pour permettre aux habitants de se réapproprier leur Cité : « On apportait de l'information concrète, vivante, accessible à M. et M^{me} Tout-le-monde, rappelle Léopold Renard, électromécanicien de formation, arrivé rue Hocheporte via Camille Schmitz, et qui présida Habiter Liège pendant plusieurs années. « Comme je n'avais pas de formation universitaire ni de spécialisation en aménagement du territoire ou urbanisme, les collègues de l'ULg m'ont proposé de devenir président. Ainsi, disait-il, tu seras légitime. Ma foi, ça n'était pas bête comme idée. »

Grâce à la vie qui régnait alors rue Hocheporte, Habiter Liège va pouvoir rayonner, toucher un public large et mener plusieurs combats, notamment pour défendre les fouilles archéologiques place Saint-Lambert : « La force du projet, c'était d'avoir réuni des groupes d'horizons très divers qui n'étaient pas animés par l'argent ou le pouvoir mais qui poursuivaient un but commun : changer le monde. Chacun à sa manière, évidemment », ajoute Léopold Renard.



1978 • Visite «Habiter Liège»



Concert dans la cour des Grignoux

Le CTL Animation prend son envol

Petit à petit, l'association Culture-Tourisme-Loisirs va se fissurer avant un divorce (plus ou moins) à l'amiable permettant de réaliser la mise en place, attendue pour fin 78, du passage des Grignoux en asbl propre.

Parmi les pionniers, on retrouvera à ce moment Camille Schmitz, Robert Peeters, Jacqueline Jeunehomme, Marie-Thérèse Casman, Arlette Letixhon, Vincent Herla avec Alphonse Martin, Jean-Pierre Nossent, bientôt rejoints par les premiers travailleurs : Jean-Marie Hermand, Odette Dessart, Anne Finck, Jean-Pierre Pécasse, Dany Habran. Le choix du nom « les Grignoux » ? C'était à la fois un clin d'œil à l'histoire de Liège et un pied de nez au centre culturel Les Chiroux, [bien] installé de l'autre côté de la ville (lire ci-contre).

« Il y avait une envie commune de créer un centre culturel alternatif, ouvert à différents mouvements progressistes. Pour y parvenir, il y a eu des négociations avec plusieurs groupes, explique Marie-Thérèse Casman qui, après avoir été engagée les quelques premières années à mi-temps au CTL, va rejoindre Canal Emploi. Après ça, la cohabitation n'était plus possible avec tout le monde. Il y a notamment eu un gros conflit avec le Mouvement pour l'Autogestion Socialiste. C'était idéologique, mais aussi et surtout interpersonnel. »

« On ne voulait pas se laisser enfermer dans une étiquette rouge, extrême rouge, verte... » souligne Robert Peeters. Avec, à la clé, des débats enflammés, des claquages de portes, des déménagements remarqués et même un pamphlet qui fera date intitulé *Mais qui a peur de l'autogestion aux Grignoux* ?

À travers tout cela, en 1977-78, le CTL pôle animation prend son envol pour faire naître, quelques mois plus tard, l'asbl les Grignoux, projet clair pour tous et statuts votés en assemblée générale toute neuve avant le 31 décembre 1978. « Après avoir fait, pour réaliser tous ces documents, le tour de toutes les anciennes et nouvelles associations concernées — en compagnie notamment de Chuck (Pierre De Meyts), représentant du CTL Liège dans ses quatre chantiers — j'avais clôturé mon contrat de travail au CTL concernant les Grignoux. Et je pouvais partir : nos successeurs étaient là... » se réjouit Camille Schmitz.



Des « grincheux » contre l'ordre établi

Au début du 17^e siècle, la Principauté de Liège était traversée par de fortes tensions entre le parti populaire des Grignoux — un néologisme wallon formé à partir de grigneus, qui signifie « grincheux », et deviendra Grignous, puis Grignoux — et le parti aristocratique des Chiroux, qui provient de tchirou et renvoie à une bergeronnette grise ou à une hirondelle des fenêtres, mais aussi à l'habit noir et aux bas-de-chausses blancs que portaient ses membres. Les Grignoux, c'est le parti du petit peuple de Liège. Ce sont des partisans des libertés populaires, des amis de la France révolutionnaire.

Les Chiroux, eux, représentent le parti de l'ordre établi. Favorisés par la noblesse, la bourgeoisie riche et les chanoines, ils seront les alliés du trône et de l'autel – à l'époque, Ferdinand de Bavière était Prince-Évêque de Liège.

Trois siècles plus tard, en 1975, quand plusieurs associations alternatives se retrouvent rue Hocheporte pour créer un centre culturel alternatif, elles se cherchent un nom. Et l'appellation les Grignoux vient assez naturellement. En référence, évidemment, au contexte historique et politique évoqué plus haut, mais aussi pour marquer leur différence (et d'une certaine manière leur opposition) à un centre culturel (« Maison de la Culture » à l'époque) nouvellement implanté à l'autre bout de la ville et baptisé Les Chiroux. « Il y avait une volonté claire de se démarquer et de s'afficher comme réellement alternatif » se souvient Marie-Thérèse Casman. « Nous étions un peu la canaille de l'époque, qu'il fallait tenir en respect, des grognards en quelque sorte, sourit Camille Schmitz. La culture dominante et officielle nous regardait d'un mauvais œil. »



Premières projections... à la cave

Les Grignoux voient donc officiellement le jour le 18 décembre 1978 quand l'équipe de la rue Hocheporte décide de se constituer en asbl (lire ci-contre). Son objet social ? Effectuer un travail d'éducation permanente, proposer une alternative à la culture dominante, développer des pratiques autogestionnaires. Tout en continuant à être « une association d'associations », rappelle Jean-Marie Hermand, engagé à l'époque pour assurer la coordination générale des différents groupes, en tant que cadre spécial temporaire « CST ». Ce statut était l'une des mesures du premier plan de résorption du chômage, dit « plan Spitaels », du nom du ministre de l'emploi de l'époque. Un plan qui permit la création de nombreux emplois — au départ temporaires — dans les différents secteurs de ce que l'on appelle aujourd'hui le « non-marchand » : aide aux personnes, culture, environnement, écoles de devoirs... Les « grincheux » vont devoir se structurer, trouver des moyens financiers, engager progressivement du personnel.

« Chaque groupe disposait d'un emploi qui était à 100 % financé via ces fameux statuts CST, mais il s'agissait de contrats à durée déterminée, ajoute Jean-Marie. Il y avait beaucoup de turn over et surtout ces engagements successifs ont eu un impact sur l'organisation et la vie de la maison. Désormais, il y avait une séparation assez marquée entre les militants, bénévoles, et les permanents, rémunérés pour faire de la militance ».

Les Grignoux sont alors reconnus comme « initiative émergente » par la Communauté française. Pour assurer son financement, l'asbl va multiplier les initiatives : « Il y avait le loyer que versaient les différents groupes pour occuper les locaux. On faisait également payer la location des salles de réunion. Je me souviens que chaque participant mettait 15 francs belges dans une enveloppe (0,35 €). Et puis, il y avait les recettes du bar et d'autres activités. Parfois, certains oubliaient de payer... On travaillait beaucoup pour faire rentrer finalement peu d'argent dans les caisses » se souvient Jean-Marie.

« C'était un peu précaire », confirme Jean-Pierre Pécasse. « Entre permanents et militants, il fallait par ailleurs trouver un mode d'organisation, enchaîne Robert Peeters. Qui décide ? Comment se prennent les décisions ? Que faire en cas de conflits ? Et puis, engager des gens, on n'avait jamais fait ça, c'était normalement une activité patronale. Alors on voyait les candidats à plusieurs et on décidait ensemble. » Toutefois, une dynamique va rapidement naître au sein de l'équipe : « On a senti qu'il y avait une série de leviers que l'on pouvait actionner pour changer le monde à notre petit niveau, résume Odette Dessart, militante de la première heure qui fera ensuite partie des chevilles ouvrières de l'asbl. Pendant des années, on a fait plus qu'un temps plein. Moi, j'ai été engagée comme animatrice pour travailler avec les différents groupes puis, comme d'autres, j'ai fait un peu de tout : tenir la caisse du cinéma une fois par semaine, la présentation des films, l'intendance, servir au café... Bien plus tard, quand il y a eu suffisamment de

boulot au niveau de la gestion, je me suis investie pleinement dans cette fonction. »

Jean-Pierre Pécasse acquiesce : « En arrivant le 1^{er} octobre 1979 aux Grignoux, je n'avais aucune ambition de carrière. Ma première motivation, c'était d'évoluer dans un milieu ouvert, prenant, militant. On ne pouvait pas se projeter dans l'avenir car il n'y avait pas de grandes rentrées financières. On a d'ailleurs enchaîné pendant quelques temps les emplois temporaires et précaires, le bénévolat, les dérogations de pointage... ». L'autogestion ? Ce fut, là aussi, un apprentissage progressif. « Qu'est-ce qu'on fait ? Quel message veut-on faire passer ? Qui s'implique et comment ? On a vécu des réunions homériques et interminables », sourit Jean-Pierre. Un passionnant mode d'organisation qui, 30 ans plus tard, continue d'ailleurs à susciter des débats au sein de l'asbl.

L'activité cinéma ? Elle débutera en douceur, et de façon totalement informelle.

« Dans la cave de la maison, on avait projeté un film sur les usines de retraitement de la Hague, un autre sur le vieillissement et les maisons de retraite qui s'appelaient *Vivre mais pas survivre*, un autre sur l'action culturelle... Je me souviens qu'on allait chercher les grosses bobines à Bruxelles chez Cinélibre. Après la projection, il y avait des débats », raconte Marie-Thérèse Casman. « Je me souviens aussi d'un débat très riche autour de l'homosexualité, ajoute Léopold Renard. Des gens étaient venus

On a senti qu'il y avait une série de leviers que l'on pouvait actionner pour changer le monde à notre petit niveau

témoigner. C'était un moment fort. »

Pour organiser un début de « ciné-club », l'équipe emprunte un projecteur 16 mm à RTC et va chercher des films à Libération Films, une firme de distribution de Leuven encore active aujourd'hui. Parmi les premiers films projetés, on trouve [déjà] deux documentaires des frères Dardenne, *Lorsque le bateau de Léon M. descendit la Meuse et Le chant du rossignol*.

« Léon Masy, ancien travailleur et syndicaliste marquant à Cockerill dès 1960, était notre ami depuis les « rencontres ouvrières » de notre origine à la rue Billy, en 1966. Depuis, il a participé à toutes nos aventures, Grignoux y compris. Bonne nouvelle donc quand, à l'époque de notre préhistoire, dans la cave des Grignoux, nous avons pu recevoir Luc et Jean-Pierre Dardenne pour nous présenter *Le bateau de Léon...* en vidéo, passant simultanément devant les spectateurs... sur deux écrans TV ! (Était-ce donc une avant-première, déjà ?) » explique Camille Schmitz.

Entre les Frères et les Grignoux, ce sera le début d'une longue et belle histoire... « Plus tard, on a programmé *Falsch*. Jusqu'à *La promesse* que nous sommes allés voir à la Quinzaine des réalisateurs de Cannes. Depuis lors, nos liens n'ont fait que de se renforcer. Ce sont d'immenses cinéastes avec qui nous avons une belle complicité », se réjouit Dany Habran.

Dans la cave de la rue Hocheporte, les projections sont souvent suivies de débats très animés. « On a vécu là des soirées mémorables ! », s'amuse aujourd'hui Jean-Marie Hermand.



1978 • Animation dans la cave des Grignoux

Un projet culturel politisant

Les Grignoux ont vécu 3 ans sous forme d'association de fait. Et l'asbl a été officiellement créée le 18 décembre 1978. Dans les statuts publiés au Moniteur, il est précisé qu'elle a pour objet « l'organisation d'une réplique à la diffusion de la culture dominante, et ceci à un niveau de militants ». Par réplique, il faut entendre « un projet d'orientation socialiste autogestionnaire » (...) « un projet culturel politisant, développant une dynamique anticapitaliste » (...) « un enracinement dans des pratiques et des luttes bien réelles avec une volonté de globalisation et de décloisonnement » (...). On y parle aussi « d'autonomie des groupes rassemblés » et de « pratiques coopératives ».

Les Grignoux sont considérés comme un « foyer de culture », un « lieu central de coordination et de rencontres » dans lequel on développera « des services d'animation, de diffusion, de documentation et d'information, de formation ».

Dans le groupe des fondateurs de l'asbl en 1978, on retrouve des représentants des différents groupes qui évoluaient alors rue Hocheporte : Marie-Thérèse Casman, Marguerite Dédal, Jules Deltour, Pierre De Meyts, Martine Désamory, Athenassios Dimitrakopoulos, Jean-Louis Ernotte, Vincent Herla, Clotilde Litt, Alphonse Martin, Luc Pitz, Isabelle Ponet, Guillaume Putz, Alain Register, Eric Toussaint, Annie Wildemeersch et Marie-Thérèse Wolfs.



ASBL

Les associations sans but lucratif (asbl) constituent une composante majeure de l'économie sociale et du secteur associatif en particulier, aux côtés des associations de fait et des fondations d'utilité publique. Bien que la réalité associative ne soit pas nouvelle et témoigne de la tendance innée des hommes à se rassembler autour de projets communs, il faut attendre la fin du 19^e et le début du 20^e siècle pour que des cadres juridiques structurent véritablement le monde associatif, reconnaissant par là la liberté d'association.

En Belgique, l'association sans but lucratif est régie dans le Code civil par la loi du 27 juin 1921, modifiée par la loi du 2 mai 2002. Selon la loi, l'ASBL est un groupement privé doté de la personnalité juridique qui ne cherche pas à procurer à ses membres un gain matériel. La vocation des ASBL ne réside donc ni dans le profit, ni dans l'enrichissement de ses membres. Toutefois, la législation permet à des ASBL de se livrer à des activités commerciales pour autant que les bénéfices réalisés soient directement réinvestis dans l'activité. La non-lucrativité n'exclut donc pas la constitution d'excédents. Enfin, on notera que comme les sociétés de droit privé, les ASBL sont tenues de se doter d'une assemblée générale et d'un conseil d'administration.

Le secteur associatif occupe une place importante en Belgique. Le nombre d'ASBL actives s'élève en effet à plus de 70 000, dont plus de 15 000 emploient du personnel salarié rémunéré sur fonds propres pour un total de 272 000 emplois équivalents temps plein.



1981 • Comité de libre affichage - Action collage

Un comité de « libre affichage »

Durant la première période des Grignoux, le cinéma reste un moyen comme un autre pour mener un travail de « contre-culture » et d'éducation permanente.

« Il y avait notamment le centre de documentation du CTL, tourné vers l'actualité économique, politique et sociale. Google n'existait pas à l'époque. On allait chercher des articles dans les journaux, on les classait dans des fardes. On pouvait avoir des documents de La Ligue révolutionnaire des travailleurs, des articles de journaux d'opinion comme Le Peuple, La Wallonie, La Cité... Un prof qui voulait un dossier sur la sidérurgie, il passait. Mon boulot, c'était de l'animer. Et puis, à un moment, on a commencé aussi à montrer des films de Canal Emploi, de Jean-Claude Riga... » rappelle Dany Habran. En parallèle, il y avait aussi l'imprimerie installée à l'étage de la rue Hocheporte (lire ci-contre).

« On essayait de mettre sur pied des événements en mettant en relation des gens différents. Une des premières actions menées avec l'équipe de base, c'était par exemple le Comité libre affichage, raconte Jean-Pierre Pécasse. Comme aujourd'hui, la pub était omniprésente à Liège avec des panneaux partout. Par contre, pour les associations, il y avait un manque flagrant de place pour communiquer. Les Grignoux ont alors décidé d'interpeller les autorités pour exiger des espaces d'affichage pour promouvoir les activités culturelles. On a mené des actions coups de poing, à la limite de la légalité. On arrivait à 20 ou 30 place Saint-Lambert, et on placardait les panneaux publicitaires. On voulait aussi forcer la Ville à ne plus poursuivre l'éditeur responsable. Il y a même eu un procès. On a suivi ça de près au tribunal avec quelques débats énergiques. »

En 1980, la Ville de Liège et la Province organisent une série de festivités pour célébrer le Millénaire de la Principauté. « Les associations se sont senties assez vite ignorées par ce projet un peu protocolaire et ont décidé de se réunir sous le slogan *Cré vin dju qué millénaire*, rappelle Jean-Pierre

Pécasse, on a alors décidé d'interpeller les autorités et de lancer une campagne d'affichage anarchique. »

« On se donnait rendez-vous à 22 heures, on préparait notre colle et pendant une partie de la nuit on organisait des collages sauvages sur les affiches officielles. Le lendemain matin, on repassait place Saint-Lambert pour contempler notre œuvre ! Il y avait une belle énergie autour des Grignoux », se souvient Anne Finck.

Dans le cadre de ces mêmes festivités, le roi Baudouin est reçu au Palais provincial. « Un groupe de militants des Grignoux, avec parmi eux une série d'éducateurs, ont décidé de mener une action symbolique et non violente dans la salle car le Gouverneur avait interdi la présence d'enfants « difficiles » sur le parcours royal. La police est intervenue.

Finalement, il a été négocié qu'une délégation puisseremettre une lettre de revendications au Roi. Les autorités provinciales liégeoises étaient très mal prises. Et pendant longtemps, ils nous l'ont fait sentir au niveau des subsides », raconte Jean-Pierre Pécasse.

... la nuit on organisait des collages sauvages sur les affiches officielles



1981 • Affiches



1981 • T-shirt



1981 • Action collage



1981



Un premier sold out à Droixhe

En 1979, l'équipe des Grignoux compte cinq permanents qui vont se former progressivement à l'économie du cinéma : la négociation avec les distributeurs, les formats de films, la projection, la diffusion... « On savait alors peu de choses, explique Jean-Marie Hermand, mais nous avions une envie forte de faire venir du cinéma d'art et d'essai à Liège. » « Leur force, c'est de s'être spécialisés chacun dans leur domaine. Ils étaient à la fois unis et complémentaires », résume aujourd'hui Léopold Renard.

Néanmoins, au niveau financier, c'est galère : « Il y avait moins de réunions dans la maison, moins de militants actifs, le loyer était fort cher ».

L'envie de cinéma, elle, est bien là. Les projections dans la cave de la rue Hocheporte ont prouvé que le cinéma est un média extraordinaire qui permet de montrer d'autres réalités, d'autres points de vue et d'amorcer de réels débats. Pour élargir (déjà) leur public, les Grignoux décident alors de quitter la cave pour se lancer dans une aventure inédite : organiser dans un « vrai cinéma » une semaine de projections suivies de débats, portée par les différentes associations membres qui en élaboreront la programmation et se feront ainsi connaître d'un plus large public. Ce « vrai cinéma », ce sera le Parc, à Droixhe. Construit en 1960 par l'entrepreneur Moury en même temps que l'ensemble de la cité, ce cinéma avait connu plusieurs exploitants.

« À l'époque, le gérant s'appelait Hubert Sacré. Ses affaires ne marchaient pas bien du tout. On a négocié une location pour organiser notre semaine. C'était un sacré personnage. Je me souviens qu'il fallait par exemple surveiller le chauffage. Il l'allumait en début de film et le coupait 10 mn après le lancement ! », se souvient Jean-Marie Hermand. « À l'origine, le Parc était un cinéma de quartier assez vivant, explique Jean-Pierre Pécasse. On y faisait venir des films en prolongation, qui étaient déjà sortis au centre-ville. À un moment, la programmation était assurée par un instituteur qui s'appelait M. Foulieu. Il proposait des films d'auteurs en version originale. Je me souviens y être allé notamment voir des Fellini. »

« La mayonnaise prend » : le public se déplace en masse rue Carpay, au pied des tours de Bressoux, pour découvrir *Pain et chocolat* de Franco Brusati suivi d'un débat sur les questions touchant à l'immigration. Mais aussi *Le filet américain*, du réalisateur belge Robbe de Hert, qui aborde différents problèmes sociaux et politiques en Belgique, *L'une chante, l'autre pas*, d'Agnès Varda suivi d'une discussion sur le féminisme, *Comment Yukong déplaça les montagnes* de Joris Ivens, qui raconte la Chine de Mao. Ou encore *Une femme sous influence* de Cassavetes, *Dora quand sonne l'heure*, de L.A. Sanz, *Jonas qui aura 25 ans en l'an 2000* d'Alain Tanner, etc.

« On a senti que quelque chose était possible, que l'énergie du public était là, se félicite aujourd'hui Odette Dessart. Et ça nous a clairement poussés à aller de l'avant ». Tout au long de cette semaine de cinéma non commercial, le public est enthousiaste. La clé du succès ? Un gros travail en réseau réalisé en amont, déjà. Une « marque de fabrique » que les Grignoux cultiveront tout au long de leur histoire...

« Nous avions misé sur l'aspect associatif et participatif en impliquant un maximum de partenaires : des groupes d'enseignants, des collectifs d'immigrés, des assistants sociaux... Ce qui se solda par un succès assez étonnant », se félicite Jean-Pierre Pécasse. « Après ça, on a eu envie de remettre le couvert », sourit Jean-Marie Hermand. En se tournant, cette fois, vers le cinéma Opéra, en plein centre-ville, propriété alors de Rose Claeys, du groupe Kinopolis. Les Grignoux y loueront l'une ou l'autre salle pour quelques projections-débats coorganisées avec le PAC. « Là encore nous avons demandé aux différents groupes de la rue Hocheporte, mais aussi à des groupes extérieurs comme le Mouvement International des Résistants à la Guerre ou encore le Collectif pour Femmes Battues de nous proposer une sélection de films. On a notamment projeté une Palme d'or en 16 mm avec deux bobines et un entracte, car on n'avait pas de grand dérouleur. La salle de l'Opéra de 600 places était pleine à craquer. À ce moment, nous avons mesuré l'impact et la force d'attraction du cinéma ».



1980 • Un des premiers projectionnistes au travail au cinéma le Parc

Des imprimeurs avant l'heure

L'histoire des Grignoux est intimement liée à la pelli-cule, évidemment, mais bien avant ça au papier. Au temps du CTL, l'équipe avait investi dans l'achat d'une petite imprimerie.

« On assurait la production d'affiches, de panneaux, de tracts, mais aussi de petites brochures, de petits journaux et de chansonniers à des prix les plus bas possibles en offrant des réalisations de bonne qualité », explique Robert Peeters, l'un des responsables de cette imprimerie. Autant d'outils de propagande qui servaient dans les occupations d'usines, lors d'affichages sauvages, pour annoncer des événements (débats, soirées...), etc.

« C'était notre manière de soutenir les différents mouvements, ajoute Robert. On faisait aussi de la sérigraphie. Avec le recul, on se dit que rien n'a finalement changé. Nos productions de l'époque n'ont pas vraiment vieilli. » « Notamment une belle série, réalisée autour d'Arlette Letixhon, de vingt dessins de Chuck en format 70 x 100. Tout cela, et tant d'autres petits cartoons de 1968 à 1980, mériterait bien une nouvelle exposition, 50 ans après mai 68 ! », ajoute Camille Schmitz.

« C'était un outil formidable. Cette imprimerie éditait de tout, elle n'était pas au service d'une seule élite d'extrême gauche. Elle n'était pas sectaire et voulait vraiment toucher un large public. Elle a même imprimé des commandes en provenance de l'Université », se souvient Dany Habran.

L'équipe va investir progressivement dans du matériel professionnel. « On a d'abord eu une stencileuse à l'alcool, puis la Gestetner, puis une petite offset, avant de terminer avec une machine deux couleurs, raconte Robert. Petit à petit, on a développé une

activité commerciale. Nous avions des commandes qui venaient de partout. Alors, on a décidé de créer l'asbl CTL Diffusion imprimerie ». Laquelle deviendra, plus tard, l'imprimerie l'Encrier et installera ses quartiers rue des Bayards.

« On a loué un hall et installé une imprimerie de plus grande ampleur avec un statut de coopérative à finalité sociale. Mais on restait dans l'autogestion. Les travailleurs décidaient de l'organisation du travail, retournaient au chômage quand le carnet de commandes était vide ».

L'Encrier où seront imprimés les premiers programmes du cinéma le Parc.



1978 • Local d'imprimerie

La création d'un vrai ciné-club

Entre-temps, l'idée de créer un véritable ciné-club, avec une structure permanente et dans une vraie salle de cinéma, fait largement son chemin.

« On avait déposé deux projets, l'un à l'Opéra et l'autre au Parc, pour être sûrs qu'un aboutisse, précise Jean-Marie Hermand. M^{me} Claeys n'a pas répondu à notre demande. Le Parc a dit oui et on s'est lancé en septembre 1982. »

Si l'administratrice générale du groupe Kinopolis avait dit oui, la vie des Grignoux aurait sûrement pris une autre tournure : « Nous n'aurions sans doute pas pu aller au-delà de ce petit projet de ciné-club tous les 15 jours. Et qui sait ce qu'il serait advenu ensuite... »

Au Parc, le ciné-club a par ailleurs failli capoter : « Quelque temps avant l'ouverture, Hubert Sacré, l'exploitant de la salle, est tombé en faillite et la salle a été fermée, rendant impossibles la projection et une activité Grignoux prévue de longue date. On a négocié avec le curateur qui a finalement accepté qu'elle ait lieu. Après ça, on a signé un contrat de location pour un an avec Moury, le propriétaire. »

« On avait imaginé une affiche-programme valable deux mois, se souvient Jean-Pierre Pécasse. On voulait un objet soigné, original, et on est allé voir Jean-Claude Salemi que je connaissais bien. Il a réalisé les 50 premières affiches, de 1982 à 1988. Au début, c'était des petites affichettes, puis elles sont devenues de plus en plus grandes, jusqu'à l'arrivée du journal *l'Inédit*. On tapait les textes au kilomètre, il découpait, collait, bricolait, dessinait. Et l'impression se faisait à L'Encrier. »

Le 17 septembre 1982, les Grignoux lancent donc officiellement *Les Vendredis inédits du cinéma* : 40 films hors des sentiers battus, en séance unique, qui seront projetés entre septembre 1982 et juin 1983. « De quoi combler les vœux de bien des cinéphiles », lit-on dans la presse de l'époque qui annonce une série « d'œuvres de très haute qualité ».

Le film d'ouverture, c'est *Neige*, de Juliet Berto. L'affiche est dessinée par Jean-Claude Salemi. « On savait que ce film avait eu la Caméra d'or à Cannes, mais

on n'en savait guère plus, explique aujourd'hui Dany Habran. Sur le coup, on faisait à 100 % confiance à Cinélibre. Ce soir-là, il y a eu plus de 400 personnes. Un premier sold out qui va nous conforter dans l'idée que c'était possible. »

À l'époque, d'autres porteurs de projet lorgnaient du côté du Parc pour y créer un ciné-club.

« Gabriel Moury était quelqu'un d'intelligent et il jugeait les projets sur pièces, se souvient Jean-Marie Hermand. Nous sommes allés le voir avec un dossier très complet et notre petite expérience de quelques

projections. Il a regardé nos chiffres. Il a compris que notre objectif était de faire venir à Liège de nouveaux

films, non exploités dans le circuit traditionnel. Et il nous a fait confiance. »

Les Grignoux vont alors signer un contrat de location pour un an. « Il était stipulé dans ce contrat que le propriétaire recevrait 10 % de la recette au-delà de 300 000 francs de rentrées. Pour nous, c'était un objectif totalement inimaginable. » Et pourtant, l'asbl dépassera cet objectif. « On enrageait et à vrai dire on n'avait pas trop envie de payer ! Finalement, on a négocié pour mettre cette somme sur un compte et pouvoir la réinvestir dans les infrastructures. » En parallèle, l'équipe développe ses premiers outils à destination des écoles. « Nous avons conçu les premiers dossiers pédagogiques qui accompagnaient des films comme *Birdy* ou *Greystoke la légende de Tarzan*, se souvient Dany Habran qui avait été engagé en 1979 pour gérer le centre de documentation des Grignoux. Mais nous étions encore très loin de la démarche initiée plus tard par Michel Condé, qui s'est formé en méthodologie et a conçu tout un projet d'ensemble avec des outils spécifiques, des animations, une pédagogie active. À l'époque, on rassemblait des documents et les profs devaient se débrouiller. »



1981

1984 • Salle du Parc (anciens fauteuils)

Déménagement rue Sœurs de Hasque



Livraison des Indédits du cinéma

Le vendredi soir, de belles émotions envahissent la salle du Parc. « À l'origine, les sièges n'étaient pas très confortables, mais la qualité de vision était déjà excellente », sourit Jean-Pierre Pécasse. Et les Grignoux vont enchaîner des soirées mémorables autour de *L'homme de fer* de Wajda en soutien au Comité Solidarité à Solidarność, du *Grand paysage* d'Alexis Droeven d'Andrien, d'*Elephant Man* de Lynch, etc.

« Au début, on avait surtout envie de fédérer des associations autour du cinéma, on n'imaginait pas forcément créer un lieu permanent. Et puis l'énergie était là et le projet s'est développé » se réjouit a posteriori Jean-Marie Hermand.

En 1982, les Grignoux comptent moins de dix travailleurs. Chacun touche un peu à tout et l'asbl va quitter la rue Hocheporte. « Les frais de location de la maison devenaient trop élevés », rappellent les anciens.

Ils s'installent alors au centre-ville, rue Sœurs de Hasque. « C'était une plus grande maison, située en plein centre, qui nous permettait de continuer à accueillir différentes associations », explique Jean-Marie.

« Après un mois, on a tout repeint. On a connu des soupers entre bénévoles mémorables là-bas. On cuisait la tambouille sur un gros réchaud en bas. On préparait l'envoi de notre petit journal ensemble. Toute l'équipe était mobilisée », se souvient Anne Finck.



« On recopiait les adresses, on collait les étiquettes à la main, on allait les porter à la poste » s'amuse Rita Schifano, engagée au départ comme secrétaire de l'asbl.

« Pour la programmation, on faisait ça aussi manuellement. Avec des petites fiches assemblées une à une à la colle Pritt ! C'était très gai, mais tellement artisanal comparé à aujourd'hui », ajoute Christine Legros.

C'est aussi le tout début du travail scolaire. « Nous étions une toute petite équipe. On travaillait sur *Pain et chocolat*, *Hiver 60*... On lançait les premières animations dans le primaire », raconte Jacqueline Carton, qui est entrée aux Grignoux pour s'occuper des matinées scolaires alors qu'elle était... enceinte. « Un joli geste pour un employeur... ».

En 1983, devant le succès des *Vendredis inédits*, le propriétaire du Parc propose aux Grignoux de prolonger leur activité. Durant cette période, l'asbl va offrir la possibilité aux différentes associations de louer à bas prix la salle de Droixhe et d'y projeter des films en 16 et en 35 mm. Elle accueillera ainsi un festival sur la non-violence organisé par le Mouvement International des Résistants à la Guerre (MIR), un événement autour du Japon, du cinéma « d'ailleurs », de la comédie italienne, etc.



Le publipostage du journal, rue Sœurs de Hasque



« Une invitation au rêve »

En mars de la même année, les Grignoux lancent durant les vacances de Carnaval la première *Semaine du dessin animé et du cinéma d'animation*. Le public découvre, enchanté, des courts métrages venus des quatre coins d'Europe, le cinéma de Ralph Bakshi, de Miyazaki et d'autres maîtres inconnus jusqu'ici.

Toutefois, le système de séances bimensuelles marque ses limites. Le public est là, en demande. Mais surtout, la formule convient à moitié aux distributeurs qui la trouvent trop peu rentable.

« Dans l'immédiat, écrit l'équipe dans son journal d'octobre 1984, il faudra multiplier les séances afin d'offrir au public des propositions d'horaires plus variés. Afin de réduire la concurrence de la télévision et de la vidéo, notre cinéma devra retrouver sa vocation première de spectacle à part entière : de temps à autre, des attractions avant et après le film, des soirées consacrées à un acteur, un thème ou un genre, des films muets avec accompagnement musical... S'il veut survivre, l'écran du Parc ne devra jamais se reposer sur une répétition aveugle des mêmes projets. L'écran du Parc doit rester un continuuel feu d'artifice, une invitation au rêve, à la créativité. »

Ouvrir davantage, oui, mais quand, comment, avec quels moyens ? L'équipe s'interroge. Et pour survivre, les Grignoux doivent franchir un pas supplémentaire.

« À l'époque, à l'exception de Cinélibre, les distributeurs refusaient de nous louer des films. L'exclusivité était toujours accordée à Kinepolis. Nous n'avions pas de chiffres de fréquentation à montrer et à faire valoir. Aujourd'hui, évidemment, ça a bien changé. Au début, on n'était pas pris au sérieux, il a fallu faire nos preuves. Même des distributeurs comme Progrès ou Cinélibre, quand ils avaient un film plus commercial, ils voulaient le valoriser dans un circuit de même nature. Un film tous les 15 jours, c'était insuffisant pour eux. Alors, on nous donnait des films en deuxième vision et au forfait, un Fellini par exemple. Ça nous coûtait parfois 1 500 francs belges. Nous, on remplissait la salle trois soirs, ce qui nous permettait de dégager des marges. Mais jusqu'en 2000, il a fallu vraiment se battre pour accéder aux films », rappelle Dany Habran.

Et puis, les soirs de projection, il faut assurer. « Des bénévoles sont alors venus nous aider. Des spectateurs enthousiastes et motivés », se félicite Jean-Pierre Pécasse.

« On avait une vraie dynamique d'équipe », confirme Odette Dessart.

Progressivement, le Parc va donc ouvrir ses portes plus largement. « Après le vendredi, il y a eu le samedi, puis le mercredi, puis le dimanche... Le dernier jour pour lequel nous avons finalement décidé d'ouvrir, c'est le lundi. À l'époque, c'était un mauvais soir avec la concurrence du grand film diffusé à la RTBF dans le cadre de *l'Écran témoin*. Cela étant, quand on regarde les chiffres de fréquentation, les bons et les mauvais jours n'ont pas fondamentalement changé », ajoute Jean-Marie Hermand.

« L'invitation au rêve » évoquée dans l'édito d'automne, c'est notamment un festival du film arabe organisé en novembre 1984 et, un peu plus tard, un cycle du cinéma italien avec la présence remarquée de l'acteur Ugo Tognazzi et du réalisateur Mario Monicelli. Dans un vieux café de la place du Marché, les deux convives raconteront avec verve et délice les à-côtés du tournage de *La cage aux folles*...



Entrée rénovée du Parc

Le modèle Utopia



Entre temps, Jean-Pierre Pécasse, passionné de théâtre, se rend au Festival d'Avignon et découvre sur sa route Utopia, un réseau français de cinémas indépendants fondé par Anne-Marie Faucon et Michel Malacarnet, et aujourd'hui implanté à Avignon, Bordeaux, Montpellier, Saint-Ouen-l'Aumône, Pontoise, Toulouse et Tournefeuille.

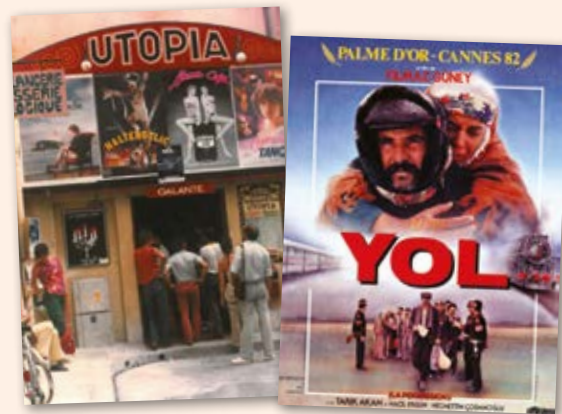
« J'ai rencontré les responsables, dont Patrick Guivarch et le grand Michel Malacarnet, et je leur ai parlé de notre expérience à Liège. Là, je me suis dit qu'il y avait une forme d'exploitation cinématographique tout à fait originale. Ils avaient une salle à Avignon, à Saint-Rémy-de-Provence, à Bédouin près du Mont Ventoux. Avec des films de qualité, une gazette, une formule d'abonnement non nominatif de 10 séances, des projections sans publicité, une grille de programmes pour cinq semaines... C'est dans les salles Utopia, explique Jean-Pierre, que j'ai rencontré Charb, futur rédacteur en chef de *Charlie Hebdo* et victime de l'attentat terroriste de janvier 2015. Il nous avait offert le droit de publier dans notre journal ses dessins sur le cinéma, que nous avons republiés récemment. Les liens avec Utopia ont orienté toute notre manière de travailler. »

Le projet porté par l'association Indépendants Solidaires et Fédérés (un groupement de cinémas d'art et d'essai indépendants des grands groupes et des politiques municipales) marquera toute l'histoire des Grignoux. « Je suis revenu à Liège avec cette magnifique expérience alternative sous le bras. Et plus tard, nous sommes retournés plusieurs fois dans le sud avec Dany. Nous dormions sous tente. Pendant dix jours, on enchaînait les films de Fassbinder, Wenders... C'est vraiment là-bas que nous avons fait notre écolage. »

À Liège, la petite équipe avance à tâtons, mais elle apprend vite. Pour négocier avec les distributeurs, décrocher des films en vue, anticiper les « petites perles », fidéliser le public, poursuivre le travail de contre-culture autour du cinéma...

« L'étincelle, elle, est aussi venue de Cinélibre/Cinéart, explique Jean-Pierre. Ils avaient notamment décroché le film *Yol*, la permission du cinéaste kurde Yilmaz Güney, qui a obtenu la Palme d'or en 1982 et qu'on a pu montrer à Liège. Personne n'était réellement cinéophile parmi nous. Alors on a beaucoup écouté, échangé. Ils étaient didactiques, pédagogues. Ils nous ont aussi amenés vers les grands classiques comme *Casablanca*. » Dany confirme : « Jusque-là, la plupart d'entre nous allait voir des films commerciaux. On ne connaissait rien ou presque au métier, nous nous sommes tous formés sur le tas. Et Utopia a été notre modèle, clairement. »

Durant cette année des *Vendredis inédits*, les Grignoux vont mettre en avant des films de qualité, en version originale sous-titrée, mais dont la rentabilité n'était pas forcément assurée dans les circuits traditionnels. Une programmation réalisée à... l'intuition.



« Tous les 15 jours, lors de la projection, on allait évidemment voir le film ensemble. Après quoi, on se retrouvait au café Randaxhe en Outremeuse avec d'autres spectateurs mais aussi des cinéphiles. On réfléchissait à des propositions de films. C'était des réunions mémorables », se rappelle Anne Finck. « Au tout début, on programait de façon collective, mais ça n'a pas duré longtemps car c'était long et fastidieux, poursuit Dany. Pour construire l'affiche, on recueillait l'information à gauche à droite et on allait directement chez les distributeurs qui avaient tous un bureau rue Royale à Bruxelles. On rencontrait le vendeur. Il nous parlait du film. Il y avait une série d'affiches classées à l'ancienne. C'est là aussi qu'on se procurait les bandes de lancement et les films en 35 mm. À l'étage, on allait chercher les photos de presse. »

« On est aussi allé plusieurs fois à Paris pour voir des films avec Eliane Dubois de chez Cinélibre/Cinéart. On se donnait rendez-vous à la frontière franco-belge et on partait avec elle en voiture pour limiter nos frais d'essence. Au retour, au milieu de la nuit, elle nous redéposait sur le parking d'en face et on traversait l'autoroute à pied », s'amuse aujourd'hui Michel Condé.



1985 • Giulietta Masina et Sélim Sasson au cinéma le Parc

De la Strada à la fausse Année des méduses

Petit à petit, l'équipe s'agrandit. « À cette époque, lorsqu'on était chômeur, on pointait encore tous les jours. J'ai obtenu une dérogation de pointage pour travailler bénévolement aux Grignoux. D'emblée, le projet m'a plu, j'ai véritablement été happée par l'esprit qui régnait là-bas. Et progressivement, j'ai senti que j'appartenais à une équipe et qu'on était en train de construire quelque chose sans l'avoir réellement à l'esprit », raconte Christine Legros, ex-enseignante entrée comme bénévole au sein de l'asbl. « À l'époque, on était tous extrêmement polyvalents. On travaillait à la caisse, à l'accueil, chacun son tour. Ça a duré plusieurs années comme ça. »

« Après avoir travaillé dans une reliure artisanale, je suis tombée sur une annonce parue dans le journal. On recherchait une secrétaire aux Grignoux. J'ai postulé et j'ai été engagée. C'était une très belle rencontre qui allait durer des années », sourit Rita Schifano.

Au fil du temps, l'équipe chargée de la programmation trace, pas à pas, son chemin. En cherchant (et en trouvant) progressivement une ligne et une identité « Grignoux ».

« On se tourne alors vers *Les nuits de la pleine lune* de Rohmer, on découvre Luchini dans *La discrète*, on attend le dernier Fellini, Wenders ou Kurosawa, raconte Dany Habran.

Après, il y avait des films qui arrivaient de nulle part, imprévisibles. *Bagdad café*,

par exemple. Il y a eu une sorte de magie autour de ce film, personne ne pouvait imaginer un tel succès. La musique s'entendait partout, c'était un must. Plus tard, il y a eu évidemment *C'est arrivé près de chez vous*. Jean-Pierre (Péccasse) l'avait repéré au sein de la Commission du film pour une aide à la finition. Cinélibre l'avait acheté. On l'a eu en exclusivité et ce fut l'événement que l'on connaît aujourd'hui. »

Et puis, il y a les petites histoires dans la grande histoire, comme cette projection du... 1^{er} avril 1985. Tambour battant, les Grignoux annoncent une projection unique et « en version longue » de *L'année des méduses* avec le couple mythique Bernard Giraudeau et Valérie Kaprisky. Plus de 200 spectateurs répondent présents à Droixhe, impatients de découvrir les dessous... marins de ce film un tantinet sulfureux. Sur place, c'est l'immense déception : pas de seins généreux à l'horizon... Juste un maquereau suspendu qui attendait le public crédule dans le hall d'entrée !

Les uns s'en iront fâchés, tandis que les autres se rabattront gratuitement sur un bon vieux Buster Keaton programmé à la place. Ils recevront, en prime, une place gratuite pour une prochaine séance de cinéma. Le lendemain, on rira encore de ce croustillant poisson d'avril sur les ondes de Liège Matin...

En 1986, c'est l'année des grandes transformations : le Parc fait peau neuve du 16 au 28 juin. D'importants travaux de réaménagement sont réalisés : 600 000 francs pour changer les sièges, améliorer la sonorisation, changer les projecteurs...

C'est aussi le début des soirées du cinéma fantastique. Avec, comme invité surprise, un fakir, mangeur de verre, insensible à la douleur des aiguilles, des sabres et autres objets tranchants.

Le Parc accueille aussi le deuxième festival du rire avec douze films comiques à l'affiche, une soirée burlesque à la mode d'antan, un grand classique de Harold Lloyd avec accompagnement musical.

Semaine après semaine, la programmation s'étoffe, éclectique et riche en découvertes.

Ici, ce sont trois soirées Monty Python, là-bas le grand succès de Coline Serreau *Trois hommes et un couffin* ou encore *Clockwise* de Christopher Morahan. Le 26 octobre, il y a *La Strada* de Fellini à l'affiche. Avec, en guest star, l'immense actrice Giulietta Masina, accompagnée de Sélim Sasson.

« Quand ils sont entrés dans la salle, ce fut l'ovation. Il y avait évidemment énormément de spectateurs italiens, mais pas seulement, se rappelle Jacqueline Carton. La télévision est présente. Et après le film, l'équipe joue les prolongations. « À l'époque, on était encore une petite équipe et on allait manger au restaurant avec les invités. Je me vois encore assise à côté de Giulietta Masina, une femme un peu sèche mais charmante. Elle avait un beau manteau de fourrure. Les parents de Jean-Marie (Hermand) étaient aussi là et sa maman portait, elle aussi, un manteau de fourrure. Après le repas, on a failli

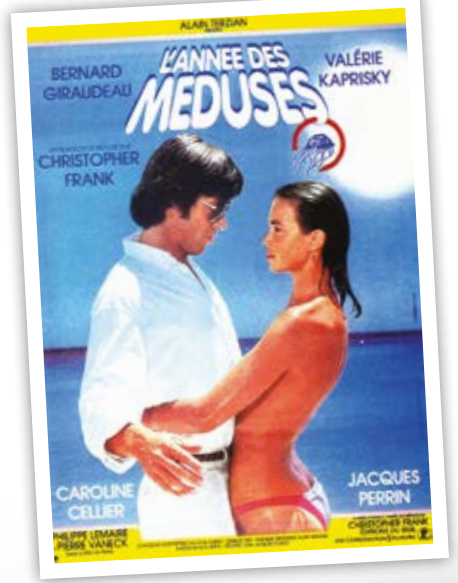
échanger les deux manteaux ! Je me souviens d'un énorme fou rire. »

« C'était une rencontre très forte, se remémore Christine Legros. Tout comme celle de Jeanne Moreau, plus tard et dans un autre registre ou encore le fabuleux concert du compositeur Michael Nyman. »

étaient aussi là et sa maman portait, elle aussi, un manteau de fourrure. Après le repas, on a failli

échanger les deux manteaux ! Je me souviens d'un énorme fou rire. »

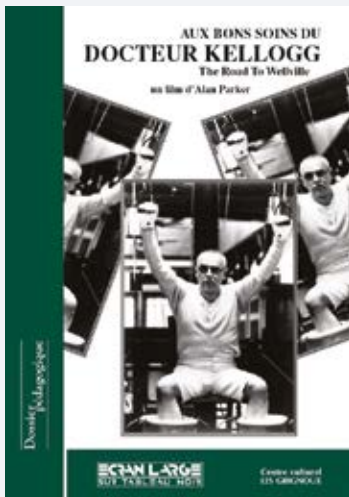
« C'était une rencontre très forte, se remémore Christine Legros. Tout comme celle de Jeanne Moreau, plus tard et dans un autre registre ou encore le fabuleux concert du compositeur Michael Nyman. »



1992 • L'équipe de *C'est arrivé près de chez vous* au cinéma le Parc



Les dossiers pédagogiques se professionnalisent



En matière de dossiers pédagogiques, les Grignoux vont également évoluer et se professionnaliser avec l'arrivée de Michel Condé : « Lorsque j'étais en romanes à l'ULg, on planchait avec un petit groupe d'étudiants sur les pédagogies alternatives. Je connaissais les Grignoux de loin. Et après des interims dans l'enseignement et un boulot sous statut CST (cadre spécial temporaire) ainsi que des périodes de chômage, j'ai été engagé pour m'occuper spécifiquement des dossiers pédagogiques, puis des matinées scolaires », explique Michel.

Avec, pour objectif, de créer des outils spécifiques et innovants à destination des enseignants. « Au départ, il s'agissait de photocopies de textes venus d'ailleurs, rappelle Michel. On restait dans l'esprit de Mai 68 et cette idée selon laquelle la propriété, c'est du vol. Pillier des articles à gauche à droite, ça ne posait pas trop de problèmes. Alors, on a commencé à réfléchir à la forme et aux contenus. En construisant des pistes de réflexion, dans un esprit de pédagogie active. L'idée de départ étant qu'on n'est pas là pour délivrer la bonne parole sur tel ou tel film, mais pour pousser les élèves au dialogue, à la réflexion, à développer un regard

critique. On leur propose des grilles de lecture, et à eux de s'en emparer. »

« Au début, on collectait les documents relatifs au thème abordé dans le film et on remettait un peu en perspective, mais ça n'a rien à voir avec ce qu'on fait aujourd'hui. Je me souviens notamment du film *Birdy* d'Alan Parker », explique Vinciane Fonck, ex-bénévole au Parc qui fut engagée fin des années 80.

Parmi les premiers dossiers, il y a aussi *Platoon*, d'Oliver Stone. « Quand ils ont parlé de ce film, ils marchaient un peu sur des œufs, s'amuse aujourd'hui Michel Condé. Imaginez : un film réalisé par un Américain qui traduisait le point de vue US sur la guerre du Vietnam, ça collait assez peu avec l'image de gauche ou d'extrême gauche ! Au fond, moi, ça ne me dérangeait pas d'être confronté à des points de vue différents. J'ai donc proposé deux documents : l'un du Tribunal Russel et l'autre du général Westmoreland qui s'est rendu célèbre comme commandant des opérations militaires américaines. On avait ainsi deux points de vue opposés et on ne disait pas qui avait raison ou tort. L'objectif de base, c'était de montrer les différences et de susciter les questionnements. »



1995 • Matinée scolaire - Churchill



1988 • Les Grignoux reçoivent le «Prix Coq» de la Communauté française

Pas de rentabilité immédiate

Petit à petit, les Grignoux s'installent dans le petit «PCL» (paysage culturel liégeois) en développant un projet qui a désormais pignon sur rue. Le 6 novembre 1987, Télé-Liège leur consacre une émission d'une demi-heure. L'asbl est citée comme «le lieu de rendez-vous des amateurs liégeois du grand écran». Face caméra Dany Habran évoque les grandes spécificités de cette belle aventure cinématographique qui, insiste-t-il, «ne vise pas la rentabilité immédiate».

Le journaliste y titille par ailleurs Jean-Marie Hermand sur les moyens budgétaires. À l'époque, les Grignoux, c'est 15 millions de francs belges par an, mais qui sont, insiste-t-il, «la conjugaison de la force de travail des gens qui se sont investis dans les différentes associations composant les Grignoux, des contrats CST et TCT, la reconnaissance de la Communauté française qui nous octroie un emploi, les rentrées du cinéma et l'autofinancement de certaines activités.»

Un modèle économique mixte s'appuyant d'un côté sur une part importante de fonds propres et, de l'autre, sur des subventions publiques, qui perdurera tout au long de l'histoire de l'asbl.

Aujourd'hui, 60 % des rentrées financières proviennent de recettes propres (entrées cinéma, activités horeca, distribution...) et 40 % du financement public (emploi, contrat-programme...)

«On a toujours tenu à rester à la fois dans une logique non marchande, dans la droite ligne d'une économie sociale et solidaire, mais aussi de disposer d'une certaine indépendance financière en apportant, dans chaque projet, une part substantielle de notre financement sur fonds propres» commente Jean-Marie. En 1988, le Parc enregistre plus de 140 000 entrées, les Grignoux comptent 15 travailleurs et, au Festival de Bruxelles, ils reçoivent le Coq d'Or qui récompense un exploitant de salle de qualité. La première d'une longue liste de récompenses...



1986 • Le Parc a fait peau neuve. Deux nouveaux projecteurs...

Parmi les engagés de cette année-là, il y a Aldo Pagliarello, ex-ajusteur et mécanicien d'usine, spectateur de la première heure du Parc: «Je m'étais abonné aux Vendredis inédits et j'étais devenu un fidèle. Je me souviens de mon premier film, *Padre Padrone* des frères Taviani, et aussi de la semaine du cinéma italien... Un jour, j'ai vu passer une annonce: les Grignoux

recherchaient un(e) projectionniste. Je n'y connaissais rien en cinéma, je n'avais jamais vu un projecteur de ma vie, je n'avais pas de formation d'électricien. Mais j'étais un passionné de cinéma, j'avais roulé ma bosse en Inde pendant un an, j'avais envie de ce boulot. Le type de gestion, le projet, les personnalités qui tournaient autour, tout ça me ressemblait assez fort. J'ai passé l'entretien, j'ai un peu bluffé, ça s'est finalement bien passé!» rigole Aldo.

Aujourd'hui responsable technique, il a donc commencé comme projectionniste: «À l'époque on devait gérer deux projecteurs en cabine avec des petites bobines qui faisaient parfois 20, voire 10 minutes. Il fallait être tout le temps attentif. Il n'était pas question de quitter son projecteur. Et puis, il y avait ce petit bruit permanent: tactactactac... C'était très excitant. Dès qu'apparaissait un petit signe distinctif, tu devais changer de bobine.»



1986 • Les sièges du Parc sont remplacés



1992 • Pose de la première pierre du cinéma Churchill par le ministre-président de la Communauté française Valmy Féaux

Un Blokker sous le Forum

Fin des années 80, le petit monde des cinémas commerciaux est en pleine ébullition à Liège.

D'un côté, il y a le groupe Defawes qui exploite le Palace et le Concorde, mais

aussi le Churchill (500 places) installé au sous-sol de la salle de spectacle du Forum, propriété de la famille Masereel. De l'autre côté, il y a le groupe

Claeys (Kinopolis) qui gère l'Opéra depuis 1979. «Rose Claeys a racheté l'ensemble des exploitations et s'est arrangée pour fermer deux salles, le Forum et le Churchill, en affirmant qu'elles n'étaient pas aux normes de sécurité. En réalité, c'était une entente entre les Defawes et les Claeys» analyse-t-on aujourd'hui aux Grignoux.

Quel avenir pour le Forum, ce splendide patrimoine Art déco (1922) de la rue Pont d'Avroy? Quid de son cinéma, le Churchill, rebaptisé ainsi en 1945 en référence à l'ancien Premier ministre britannique, et autrefois appelé La Légia? Les projets et autres tractations, publiques et privées, vont bon train.

«Sandra Kim ayant gagné l'Eurovision (en 1986), le concours devait donc s'organiser l'année suivante en Belgique. Et Philippe Monfils (PRL/MR), alors ministre

de la culture, lance: ça se fera au Forum! Finalement, ça ne s'est jamais fait là-bas. Mais les autorités, qui ont signé un bail emphytéotique avec les propriétaires, vont se lancer dans une

grande rénovation» rappelle Jean-Marie Hermand.

Durant les travaux, l'entrepreneur découpe une partie de la dalle du Forum qui s'effondre sur le

cinéma situé en dessous. À l'époque, il n'est plus question de réhabiliter l'ex-salle de cinéma, les autorités ayant décidé de passer un contrat avec la société... Blokker pour transformer le sous-sol en magasin d'articles ménagers. Le Churchill est donc appelé à disparaître.

«De notre côté, on cherchait une salle au centre-ville, rappelle Dany Habran. Pour les films des distributeurs, la salle du Parc n'était pas assez rentable. Il fallait que l'on puisse élargir notre offre.» Les Grignoux décident de monter au front. «On a monté un dossier et lancé une campagne pour ne pas que le Churchill soit transformé en marché de la casserole», raconte Jean-Marie. Un combat qui va durer plusieurs années avec le soutien des citoyens et une pétition de 20.000 signatures — manuscrites à l'époque — à la clé...



1992 • Valmy Féaux, Laurette Onkelinx et José Daras



1992 • Les travaux du Churchill



La façade du Churchill



Le projet de Fernand Flausch

L'Inédit devient un journal

Pour communiquer avec son public de plus en plus fidèle, les Grignoux décident de passer de l'affiche-programme à un vrai journal papier. Le premier *Inédit* est tiré à 35 000 exemplaires. Un journal qui vise à mettre en avant des critiques de films, à relayer les activités et les animations, à soutenir les dossiers pédagogiques. « Il est parti comme des petits pains » se réjouit l'équipe de l'époque.

Un outil de fidélisation, tout comme la carte de membre, d'ailleurs : « Cette idée nous est venue d'Utopia, rappelle Jean-Pierre Pécauc. Avec cette carte, on a pu se constituer un fichier de spectateurs fidèles, un réseau, et envoyer des programmes, des affiches, le journal, et créer progressivement une communauté Grianoux. »

À ce moment, *Le Soir* salue le succès à la fois commercial et culturel de l'asbl



en rappelant les chiffres de fréquentation du Parc qui sont passés de 2 835 entrées en 1982 à... 145 953 en 1988. Le quotidien évoque par ailleurs un projet « enthousiasmant » et salue les différents prix engrangés en peu de temps : le Coq d'Or de la meilleure salle de cinéma de la Communauté française, le Prix Rencontre pour son action culturelle à Liège et le prix du meilleur ouvrage pédagogique.

1989, l'année « collège »

« On est resté longtemps dans un esprit autogestionnaire avec l'idée selon laquelle tout le monde pourrait faire un peu de tout (la caisse, les animations, la programmation...), raconte Michel Conde. Au fil du temps, il y a eu progressivement des engagements spécifiques avec un partage des tâches. Toutefois, les gens ont été engagés à des époques différentes sous différents statuts. A un moment, ça n'était plus tenable. Il y avait des inégalités au niveau salarial qui étaient mal vécues, mais aussi au niveau de l'investissement dans le travail et dans la prise de responsabilité. Un jour, on a décidé de réfléchir en profondeur à la question en définissant qui fait quoi, qui est responsable de quoi, qui est payé comment, etc. » L'équipe s'investissait énormément, mais se dispersait aussi beaucoup, il était urgent de réfléchir à nos modes de fonctionnement. Il y avait forcément des tensions, des divergences, une fatigue légitime », enchaîne Jean-Marie Hermand.

En 1989, les « grigneux » de la première heure vont passer les « accords de Grivegnée », comme on les appelle en interne : une mise au vert prolongée qui aboutira à la création d'un « collège de direction » composé de cinq membres (Michel Condé, Odette Dessart, Dany Habran, Jean-Marie Hermant et Jean-Pierre Pécasse).

Les fonctions et les responsabilités de chacun seront redéfinies: la programmation, la gestion administrative, l'édition du journal, les relations extérieures...

« Au début, le collège se réunissait de manière informelle chez l'un ou l'autre, explique Jean-Pierre. Après quoi on a décidé de formaliser les choses avec des réunions régulières chaque lundi. » Plus tard, cet organe informel s'ouvrira à des travailleurs supplémentaires : Nina Gazon en 2005 puis, en 2011, Pierre Helldenbergh, Catherine Lemaire, Benoît Thimister et, en 2014, Aldo Pagliarello.

« On a travaillé pendant des années avec des bénévoles, des contrats de toutes sortes, ça n'était plus possible, confirme Odette Dessart. À un moment, il était urgent de tout mettre à plat. » « De 1978 à 1986, on a fonctionné de façon totalement anarchique, hors cadre, sans contrôle de personne ou presque. Il y avait peu de réunions du conseil d'administration, on travaillait collectivement, à la confiance, sans trop se préoccuper des aspects juridiques et statutaires », constate avec recul Jean-Marie Hermand.

Les statuts de l'asbl sont donc revus et actualisés. Une assemblée générale de tous les travailleurs est convoquée. La structure Grignoux est (re)mise sur les rails.

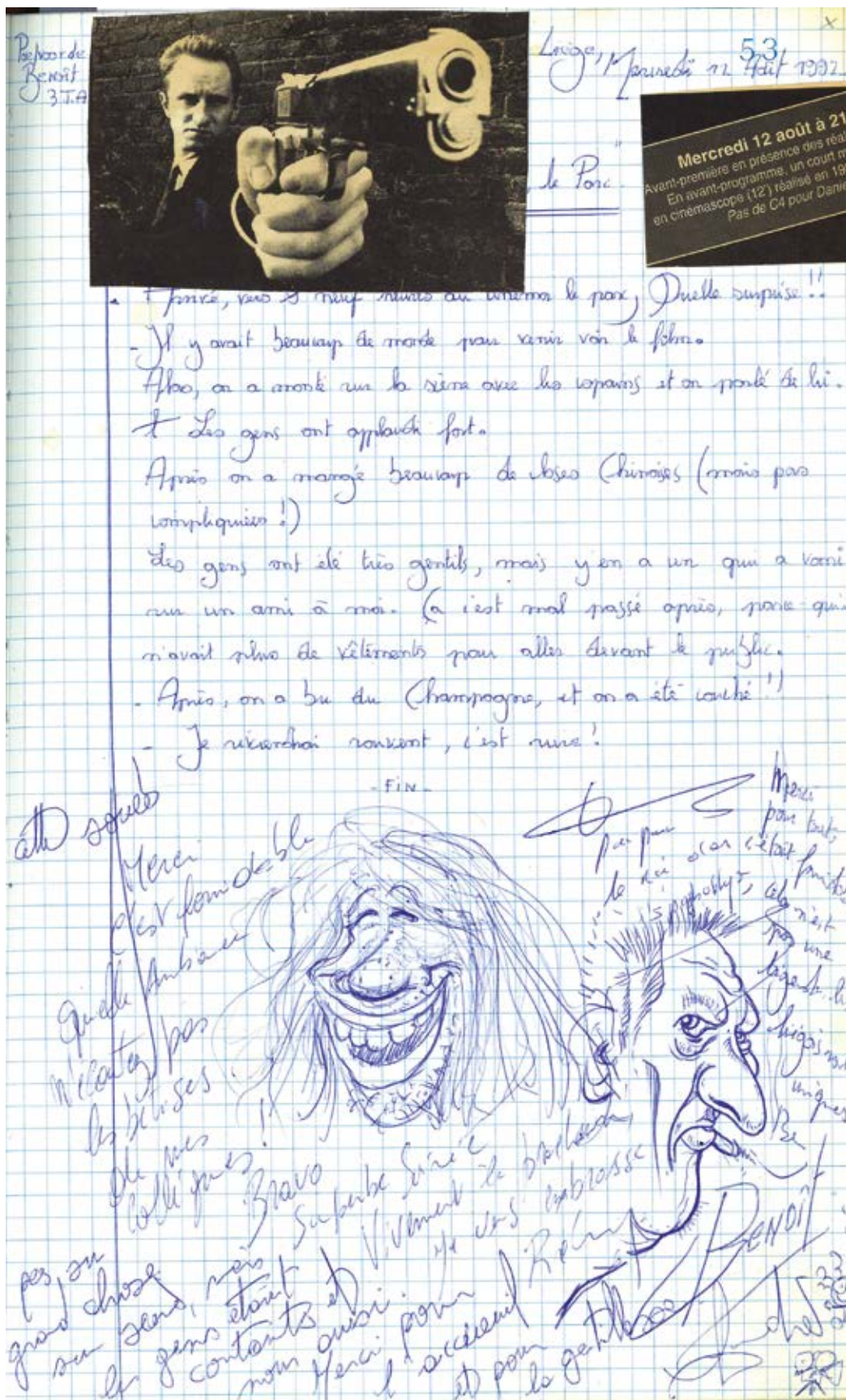


Feu vert pour le Churchill

Côté programmation, la question de la censure est au centre d'une large rétrospective intitulée *Film-totem, film tabou*. On y parle censure et politique, cinéma et évolution des mœurs, etc. À l'affiche de cet événement qui durera plusieurs mois, on retrouve notamment *La commissaire* d'Askoldov, *Vase de noces* de Thierry Zéno et *L'âge d'or* de Buñuel.

L'équipe a déniché des copies rares, voire introuvables, auprès de différentes cinémathèques en Belgique et à l'étranger. Du côté du Churchill, le dossier bouge, et pas un peu : à son décès, la propriétaire

du Forum a légué le bâtiment à la Région wallonne, qui va ensuite le louer via un bail emphytéotique à la Communauté française. Un nouveau ministre est passé par là (Philippe Moureaux, PS) et les autorités renoncent au contrat avec la société Blokker. « Notre pétition et le soutien du public ont clairement porté leurs fruits », se félicite-t-on rue Sœurs de Hasque. Les Grignoux déposent un projet complet afin de rendre au Churchill son lustre d'autan et d'implanter, en plus de Droixhe, une salle d'art et essai au centre-ville.



Ahh... L'Ambiance Belge!
Que de bonheur que de se
retrouver chez soi, dans sa
ville, son cinéma, ses cafés...
Merci d'être si chaleureux!!

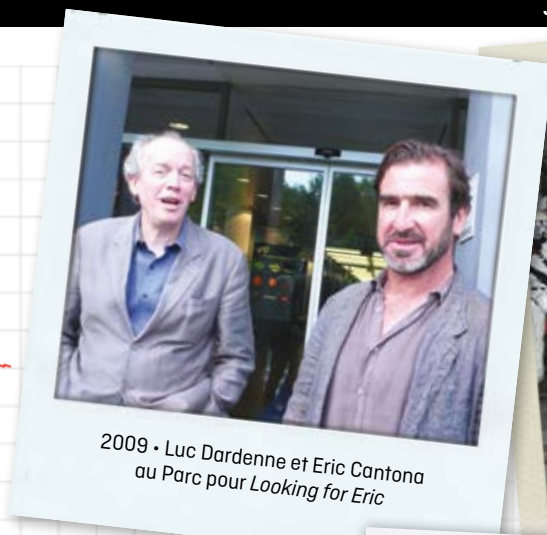
Deborah
François





• **Après la projection
du lundi 15 juin**
**Rencontre avec
ERIC CANTONA**

*J'apprécie
un gelée
après et à très bientôt
Eric Cantona*



2009 - Luc Dardenne et Eric Cantona
au Parc pour Looking for Eric



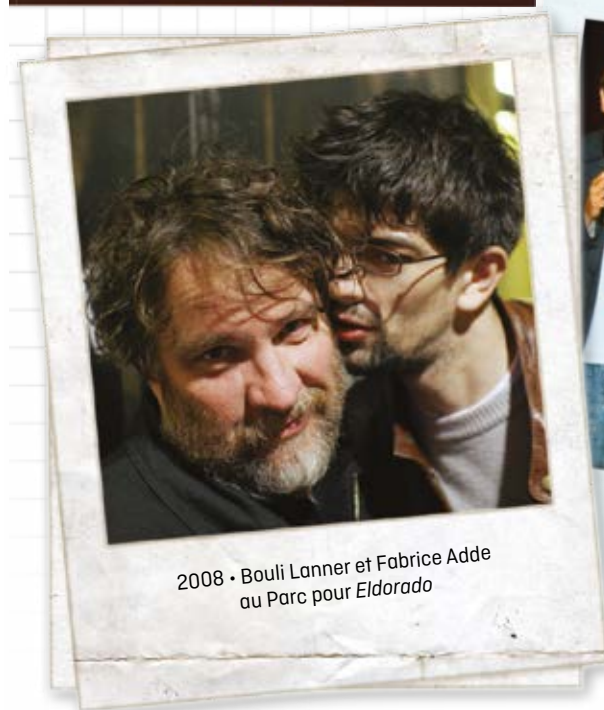
2010 - Concert Star Wars à la cathédrale
de Liège dans le cadre du BIF



1998 - Natacha Régnier au Parc
pour La vie rêvée des anges

*Many thanks for showing
"The Cook and the Thief"
on the soil of wide screen
for which it was intended.
I have seen this film of course
many many times
but thanks to your screen
I could like to sit in your
cinema
and see it again.
Thank you
Peter Greenaway*

1990 - Peter Greenaway
à Liège pour Le cuisinier, la femme et son
amant et son exposition de peintures



2008 - Bouli Lannier et Fabrice Adde
au Parc pour Eldorado



2003 - Tom Barman au Parc pour
Any Way the Wind Blows

*Belle ! belle soirée !
vive le Grignoux !
me.
Faire un
bell. enri. musée
in Grignoux
700. Then
A tous mes amis
à Liège -
Bonne chance !
Ken Loach
Juin '09.*



2015 - HK & les Saltimbanks en concert
dans la cour du Sauvenière



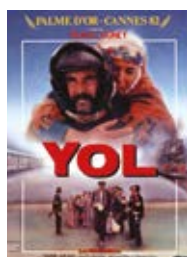
- 1975**
- Création des Grignoux rue Hocheporte

- 1978**
- Les Grignoux deviennent une asbl
 - 5 travailleurs**

- 1982**
- Les Grignoux déménagent rue Sœurs de Hasque
 - Neige** de Juliet Berto



- 1983**
- Les Grignoux reprennent la gestion du cinéma le Parc
 - Yol, la permission** de Yilmaz Güney



- 1984**
- Meurtre dans un jardin anglais** de Peter Greenaway



- 1985**
- Stranger Than Paradise** de Jim Jarmusch



- 1986**
- Rénovation de la salle du cinéma le Parc
 - 10 travailleurs**
 - Brazil** de Terry Gilliam



- 1987**
- Les dossiers pédagogiques se professionnalisent
 - Mauvais sang** de Leos Carax



- 1988**
- 1^{er} Coq d'Or de la Communauté française
 - 15 travailleurs**
 - Pétition pour la sauvegarde du cinéma Churchill
 - L'affiche des Grignoux devient journal
 - Au revoir les enfants** de Louis Malle



- 1989**
- Prise d'otage de Tilff qui se finit à Droixhe
 - L'empire des sens** de Nagisa Oshima



- 1990**
- Ouverture du café le Parc
 - Amélioration du son au cinéma le Parc
 - Le temps des gitans** d'Emir Kusturica



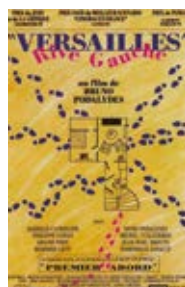
- 1991**
- Travaux du cinéma Churchill
 - Toto le héros** de Jaco Van Dormael



- 1992**
- C'est arrivé près de chez vous** de Rémy Belvaux, André Bonzel, Benoît Poelvoorde



- 1993**
- Ouverture de 2 salles au cinéma Churchill
 - Création du programme Écran large sur tableau noir
 - Lancement du journal l'Inédit
 - 40 travailleurs**
 - Versailles Rive-Gauche** de Bruno Podalydès



- 1994**
- 2^e Cop d'Or de la Communauté française
 - Rénovation de l'entrée du cinéma le Parc
 - Wallace et Gromit : un mauvais pantalon** de Nick Park



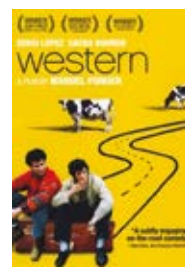
- 1995**
- Ouverture de la 3^e salle du cinéma Churchill
 - Création du Parc Distribution
 - Underground** d'Emir Kusturica



- 1996**
- 50 travailleurs**
 - La promesse** des frères Dardenne



- 1997**
- Western** de Manuel Poirier



- 1998**
- La vie rêvée des anges** d'Erick Zonca



- 1999**
- Blabla au cinéma le Parc
 - Claude Chabrol au cinéma Churchill
 - Rosetta** des frères Dardenne



- 2000**
- Pétition et manifestation contre un multiplexe au Longdoz
 - 1^{ère} Caravane des quartiers à Droixhe
 - Le goût des autres** d'Agnès Jaoui



**2001**

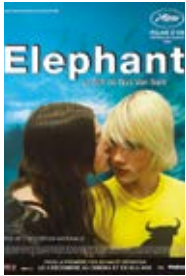
- Lancement du projet du cinéma Sauvenière
- Chicken Run** de Peter Lord

**2002**

- Prix Europa Cinemas, meilleures salles art et essai d'Europe
- Mulholland Drive** de David Lynch

**2003**

- Rénovation du cinéma et du café du Parc ainsi que du cinéma Churchill
- La ville de Liège achète le terrain pour le projet «Sauvenière»
- Elephant** de Gus Van Sant

**2004**

- Nouveaux sièges et nouvel écran au cinéma le Parc
- Eternal Sunshine of the Spotless Mind** de Michel Gondry

**2005**

- Prix de l'économie sociale
- 60 travailleurs**
- Quand la mer monte** de Gilles Porte et Yolande Moreau

**2006**

- Début des travaux du Sauvenière
- Concert surprise de Manu Chao à Droixhe
- La raison du plus faible** de Lucas Belvaux

**2007**

- L'Inédit devient Grignoux.be
- Nouvelle ligne graphique
- Nue propriété** de Joachim Lafosse

**2008**

- Inauguration du cinéma Sauvenière
- 120 travailleurs**
- Eldorado** de Bouli Lanners

**2009**

- Premières séances en plein air dans la cour du Sauvenière
- Looking for Eric** de Ken Loach

**2010**

- Parade, concert et montgolfière «Star Wars» à Liège
- Des hommes et des dieux** de Xavier Beauvois

**2011**

- Passage au numérique dans toutes les salles des Grignoux
- Rundskop** de Michaël Roskam

**2012**

- La Ville de Namur concède la gestion du Caméo aux Grignoux
- Tous au Larzac** de Christian Rouaud

**2013**

- Prix des Générations futures – prix du public
- La vie d'Adèle** d'Abdellatif Kechiche

**2014**

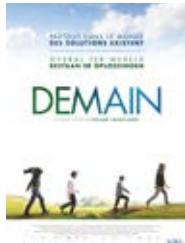
- Ouverture du «Caméo nomade» à Namur, au Quai 22
- Les Grignoux reçoivent le «Mérite wallon»
- Les Grignoux reçoivent leur second «Prix de l'économie sociale»
- Suzanne** de Katell Quillévéré

**2015**

- Lancement de l'appel à obligations pour le financement du Caméo
- Tous les chats sont gris** de Savina Dellicour

**2016**

- Inauguration du Caméo 5 salles au cœur de Namur
- Écran large sur tableau noir** se développe à Bruxelles
- Ouverture du Caféo, brasserie du cinéma Caméo
- 165 travailleurs**
- Demain** de Cyril Dion et Mélanie Laurent



Cette ligne du temps, non exhaustive, comprend notamment des films qui ont « marqué » l'histoire des Grignoux non pas seulement par leur qualité mais aussi par les moments qu'ils ont suscités dans nos salles... Il ne s'agit donc aucunement d'un « classement » !

Delaire, Romuald et Juliette et La raison du plus faible



Le 16 septembre 1989, Philippe Delaire, un gangster français qualifié « d'ennemi public n°1 » dans son pays, prend en otage, à Tilff, le gérant d'une agence bancaire du Crédit communal et sa famille. De négociations en demandes de rançon, l'affaire, qui tient toute la Belgique en haleine, va durer six jours : le 22 septembre en soirée, le preneur d'otages et deux complices prennent la fuite vers les Pays-Bas et emportent avec eux 30 millions de francs belges. Les forces de l'ordre quadrillent évidemment la région. Et pour éviter les barrages, le trio se réfugie à Droixhe, avant de s'engouffrer au 8^e étage d'une tour située au n°2 de l'Avenue de Lille, à deux pas du cinéma le Parc. L'escadron spécial d'intervention est sur place. Une violente fusillade éclate dans l'escalier. Delaire se suicide. Ses deux complices montent sur le toit. Et, avant d'être arrêtés, ils

déversent les 30 millions de francs en bas de la tour. Une pluie de billets de 5 000 francs belges s'abat sur Droixhe. Neuf millions de francs se « volatiliseront » dans la nature et, malgré l'avertissement des autorités (« les billets sont numérotés, donc inutilisables »), seront « réinjectés dans l'économie réelle » dès le lendemain... Durant toute l'opération, qui va durer plusieurs heures, les spectateurs du Parc sont enfermés dans le cinéma. Pour les distraire et les occuper, on leur passera *Romuald et Juliette*, de Coline Serreau, alors à l'affiche. Des années plus tard, le réalisateur Lucas Belvaux, à qui Dany Habran racontera cet épisode rocambolesque, décide de s'en inspirer pour réaliser son film. *La raison du plus faible* sortira en 2006 et connaîtra un large succès d'estime.



L'ouverture du café le Parc

Cette année-là, le Café du Parc ouvre ses portes. « Avant ça, il y avait déjà un café, précise Dany Habran. Le gérant ouvrait dès le matin, à 7 heures. Il avait ses habitués, mais il était souvent fermé le soir. Et quand on arrivait pour organiser une projection, c'était un vrai supplice pour lui d'ouvrir. » « À l'époque, quand le film se terminait, les gens jouaient les prolongations dans le hall, on devait les mettre dehors et fermer ensuite le grand volet d'acier, se rappelle Jean-Marie Hermand. C'était vraiment frustrant. On a donc proposé au gérant du café de reprendre son activité. » Les Grignoux vont déboursier 1 million de FB pour reprendre le pas de porte. Pendant 6 mois, le temps des travaux, le café sera fermé. C'est l'architecte Joëlle Servais qui a réalisé les premières transformations.

Pour se lancer dans cette nouvelle expérience Horeca, les Grignoux reçoivent un petit coup de main du Pot au lait, le café voisin de la rue Sœurs de Hasque. « On avait fait une photocopie du bar, car on aimait bien les grands bars, sourit Dany, mais le Café a mis un certain temps avant de décoller. »

Pour inaugurer le lieu, une avant-première du film *Metro-politan* de Whit Stillman est organisée à Droixhe. L'équipe des Grignoux est évidemment réunie au grand complet, mais aucun spectateur ne passera boire un verre ! « Nous étions tous dans le café à attendre et on a vu sortir les gens à côté de nous. C'était l'horreur ! » Il faudra attendre deux ou trois ans pour que le lieu vive définitivement avec l'organisation d'expositions, de concerts et d'animations. « Cette idée de créer un lieu où les gens peuvent se rencontrer après le film, c'était assez riche et visionnaire, se félicite Aldo Pagliarello. Au fil du temps, les gens ont pris l'habitude de venir avant le film, de prolonger la discussion après, c'est super. »

Vingt-sept ans plus tard, le Café du Parc reste un lieu convivial, plein de charme et chargé d'histoire. « On l'a imaginé comme un espace complémentaire au cinéma, qui en même temps vit de lui-même », ajoute Jean-Marie Hermand.



Le Grand Plouf

Côté programmation, l'équipe continue à explorer, encore et encore. Entre grands classiques, films d'auteurs, premiers longs métrages et succès totalement inattendus. La preuve avec la sortie du *Grand Bleu* de Luc Besson, avec Jean-Marc Barr et Jean Reno. « Présenté à Cannes, il est alors descendu en flèche par la critique qui parle du *Grand Plouf*, sourit Dany Habran. Le public, lui, aime le film. À Liège, Gaumont refuse de nous le donner. Il est à l'affiche du Kinepolis où il ne restera qu'une ou deux semaines. Personne n'y croyait. On l'a revu et on s'est mis dans la peau d'un dauphin pour essayer de comprendre le phénomène. On l'a ensuite repris au Parc. C'était archi-complet. Les gens vivaient ce film comme une véritable messe new-age. »

En 1991, le projet du Churchill prend doucement forme : c'est le bureau d'architecture Triangle qui est choisi pour transformer le « vieux cinoche » en trois salles de cinéma modernes et confortables. Les travaux dureront trois ans. Les maîtres de l'ouvrage sont l'asbl les Grignoux (qui y investira 15 millions de francs belges, sur emprunt) et la Communauté française (propriétaire des lieux, qui apportera 10 millions).

Le 11 janvier 1992, le ministre-président Valmy Féaux (PS) pose la première pierre du chantier. « On l'a littéralement harcelé pendant des mois pour faire bouger les

dossiers qui avaient tendance à traîner », sourit Jean-Marie Hermand.

Il est également prévu de rénover la façade du Churchill et de la mettre en valeur grâce à une (superbe) œuvre lumineuse réalisée par l'artiste liégeois Fernand Flausch.

Le Churchill renaît le 1^{er} février 1993. Deux salles sont d'abord

ouvertes au public : la Rouge et la Bleue. Pour l'inauguration, on projette *Arizona Dream* d'Emir Kusturica. Ce soir-là, on se bouscule rue du Mouton Blanc pour venir admirer cette rénovation remarquable. Tout le gratin politico-culturel est au rendez-vous. Les anciens spectateurs du Churchill n'en croient pas leurs yeux. Quant aux plus jeunes, ils se plongent avec délectation dans ce nouveau petit cocon dédié, en plein centre-ville, au cinéma indépendant.

Dans l'après-midi, pourtant, on a frôlé l'incident diplomatique : à la séance de 15 heures, les projectionnistes découvrent, non sans stress, que la copie d'*Arizona Dream* est une version... doublée en français. La honte suprême ! Branle-bas de combat. Coups de fils dare-dare à Bruxelles, Leuven et Anvers. La solidarité des salles d'art et d'essai fonctionne en plein : à 19 h 30, quelques minutes avant la projection principale, les bonnes bobines arrivent...



1993 • Inauguration du Churchill



1993 • Inauguration du Churchill - Jean-Pierre Dardenne

Greenaway à Liège !

En janvier 1990, le réalisateur anglais Peter Greenaway vient à Liège. Une projection exceptionnelle de son dernier film est organisée au Parc. En parallèle, une série de ses œuvres sont exposées au Cirque Divers, en Roture. Odette Dessart se souvient, émue : « Il nous a fait cette dédicace magnifique : "Merci de m'avoir permis de voir mon film dans les conditions que j'ai imaginées lorsque je l'ai fait". Sa venue au Parc, c'était un grand moment, très impressionnant. » À propos de cet événement, Luc Honorez écrit dans *Le Soir* : « Pendant que le Festival de Bruxelles poursuit

ses mondanités, Peter Greenaway, le plus original des réalisateurs anglais, a préféré se rendre à Liège où de sublimes francs-tireurs du meilleur cinéma, l'équipe du Parc, ont organisé, avec le Cirque Divers, une exposition des dessins (peintures, collages, photos sur fond de scénario, etc.) du metteur en scène de *Meurtres dans un jardin anglais*, *Le ventre d'un architecte* et du *Cuisinier, le voleur, sa femme et son amant*... Peintre de formation devenu le Chapelier fou de la logique mathématique du 7^e art, violemment contestataire, Greenaway est artiste jusqu'à la moelle. »

“ Merci de m'avoir permis de voir mon film dans les conditions que j'ai imaginées lorsque je l'ai fait ”

ÉCRAN LARGE SUR TABLEAU NOIR

Un écran large sur un tableau noir

Désormais, l'asbl doit gérer trois salles, ce qui l'oblige à s'ouvrir davantage du point de vue cinématographique. « Quand le Churchill a ouvert ses portes, il a fallu élargir l'offre, explique Dany Habran. On s'est davantage ouvert au cinéma français en programmant des films comme *Elisa*, de Jean Becker, avec Vanessa Paradis et Gérard Depardieu. En tant que cinéphile, je n'étais pas forcément fier de ces choix, mais on a vu qu'il y avait aussi un public pour tous ces films qui étaient quelque peu malmenés au Kinopolis. » Fin février 1992, le Churchill accueille à son tour des matinées scolaires qui deviendront, en 1993, le projet *Écran large sur tableau noir* que l'on connaît aujourd'hui. Avec un logo, une philosophie et un concept qui vont rayonner dans toute la Belgique francophone.

« Au départ, c'était un peu artisanal, on touchait quelques enseignants, rappelle Michel Condé. Et puis le projet a grandi progressivement, on a trouvé des partenaires comme l'Arenberg Galeries à Bruxelles, le Forum à Namur, la Maison de la culture de Tournai. On a proposé une animation complète :

des séances scolaires, un dossier pédagogique remis aux enseignants et éventuellement une animation en classe par la suite. Et le réseau s'est mis progressivement en place, avec Liège comme moteur. » Un réseau désormais implanté dans 15 villes, qui touche des centaines d'écoles et des milliers d'élèves dans toute la Fédération Wallonie-Bruxelles, avec un programme annuel, des films de qualité accessibles du maternel au supérieur et à un prix modique, mais aussi des animations, des dossiers pédagogiques de plus en plus élaborés avec des analyses, des pistes de réflexions, etc. « Au fil du temps, on a essayé de réaliser un travail pédagogique et de vulgarisation en profondeur, ajoute Michel, en créant des outils que l'enseignant peut utiliser très rapidement après la projection, sans devoir suivre une formation ou lire un ouvrage de 500 pages. On a découpé les dossiers en 4 ou 5 animations afin qu'il puisse choisir celle qui correspond le mieux à son programme, à ses envies et à celles de ses élèves. » Le choix des films proposés ? « On privilégie des films accessibles à un large public d'enfants et

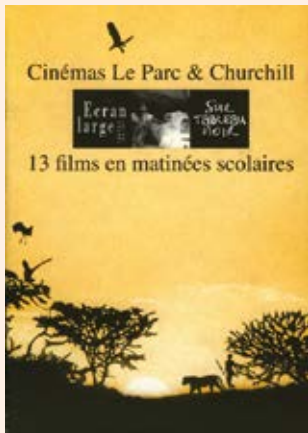


d'adolescents et qui présentent une richesse au niveau soit de leur mise en scène soit des thèmes qu'ils abordent. » Cette année-là, le Parc est consacrée « salle Pavillon » du réseau Europa Cinemas. Un pas de plus vers la professionnalisation et le travail en réseau au niveau européen.

Par ailleurs, la famille Grignoux grandit petit à petit. En 1993, elle compte 40 travailleurs. Plus question de « bricoler » au niveau des ressources humaines.

« Avec la perspective de l'ouverture du Churchill, on s'est dit que ça allait considérablement changer la donne et on a commencé à réfléchir à la structure, ses aspects légaux et organisationnels, explique Odette Dessart. Avec l'instauration de barèmes Grignoux, ce qui n'existait pas avant, la remise en route de l'asbl en tant que structure juridique, un travail de mise à niveau des salaires, des engagements spécifiques concernant le cinéma, des horaires construits. Jusque-là, on avait un papier affiché au mur et chacun s'inscrivait début du mois. Ce n'était plus possible. »

En 1994, nouveau cocorico : les Grignoux reçoivent pour la deuxième fois le Coq d'Or de la meilleure exploitation cinématographique. Le Parc et le Churchill passent du son « optique » au son « digital ». L'entrée, la façade et le hall du Parc sont par ailleurs rénovés.



1995 • Inauguration de salle 3 du Churchill



leParc
distribution

Nouvelle salle et nouveau cap : la distribution

En janvier 1995, les Grignoux franchissent un pas supplémentaire en créant Le Parc Distribution. L'objectif ? Distribuer, en Belgique, des films d'animation et des fictions destinés au jeune public, mais aussi des documentaires de qualité et des œuvres hors normes concernant le format ou le thème abordé. « Certains de ces films manquaient à l'affiche, d'autres n'arrivaient pas jusqu'à nous car ils n'étaient pas distribués en Belgique. Avec notre réseau d'exploitation, on pouvait facilement leur permettre de vivre leur vie. C'était aussi l'occasion de s'associer

avec d'autres structures comme Anima ou Cinéart », explique-t-on en interne. Dans la foulée, le Churchill s'agrandit avec l'ouverture de la salle verte (60 places), un lieu de projection intime et cosy, mais aussi la création d'un nouvel espace d'exposition initialement consacré à la bande dessinée. Avec la galerie Périscope (devenue Satellite), la galerie du Parc et la galerie Wégimont, les Grignoux vont ainsi développer, à petite

échelle, un travail de mise en valeur d'artistes de talent (photographes, plasticiens...) – lire ci-contre.

Par ailleurs, l'ensemble architectural imaginé rue du Mouton Blanc par le bureau Triangle reçoit le Prix spécial du jury de l'urbanisme de la Ville de Liège.

« Avec l'ouverture de cette salle verte, on a augmenté notre seuil de rentabilité. C'était le chaînon manquant pour faire vraiment décoller le projet. Désormais, on peut élargir l'offre, assurer une rotation des films et augmenter

leur durée de vie en salle », explique Jean-Marie Hermand. Les

Grignoux ont finalement été bien inspirés de ne pas transformer cet espace en café comme il en avait été (vaguement) question initialement : « On était trop près du Carré, la sortie n'était pas aisée. On aurait clairement commis une erreur. »

Un redécoupage bienvenu car durant les premiers mois de l'ouverture du Churchill, ça n'était pas forcément facile du point de vue financier. À un moment donné, il est même question, pour des raisons d'économies, de licencier un travailleur. « On a voté en AG et on a décidé de réduire nos salaires pour éviter ce licenciement. Au bout du compte, ça n'a pas été nécessaire. Mais c'était un beau moment de solidarité partagée. »



1992 • Un bénévole au travail



1995 • Matinée scolaire au Churchill



1993 • Réouverture du Churchill

1996 • Avant-première de *La promesse* d'Olivier Gourmet et Jérémie Regnier



La Promesse à Droixhe

En 1996, l'asbl emploie 50 travailleurs. En mai, les frères Dardenne sont retenus pour la Quinzaine des réalisateurs du festival de Cannes avec leur film *La Promesse*. Grand succès d'estime et première récompense d'une très longue série : le Grand Prix de l'Union de la critique de cinéma. Les carrières d'Olivier Gourmet et de Jérémie Renier sont lancées. Et, parmi les différentes sollicitations, les Frères viendront à Droixhe pour parler de leur film dans le cadre d'une

matinée scolaire. « On accueillait un groupe d'élèves d'une école de Seraing, se souvient Michel Condé. Au départ, certains d'entre eux étaient assez réticents par rapport au film. D'autres étaient même assez critiques sur l'idée de montrer la misère de leur ville. Les Dardenne les ont écoutés patiemment. Ils parlaient bien de leur travail, avec sincérité et chaleur. Au final, ils ont convaincu les élèves, pas tous évidemment, mais quelque chose d'intéressant s'était passé. »



Le début de la bataille contre UGC

1997, c'est l'année du coup de massue : le groupe UGC annonce son intention de créer à Liège un mégacomplexe cinématographique (24 salles !) dans le quartier du Longdoz, là où 12 ans plus tard, en 2009, la Médiacité sortira de terre avec l'ouverture d'un énorme centre commercial (42 500 m², 124 enseignes), l'aménagement des nouveaux studios de la RTBF, le Pôle Image... Pour les Grignoux, c'est la catastrophe. « On se battait au Churchill pour faire vivre nos trois salles. On devait déjà négocier très durement avec les distributeurs. Et voilà qu'on apprend l'existence de ce mégaprojet. Ce fut un véritable coup de massue, se souvient Dany Habran. La concurrence avec le Kinepolis était déjà difficile, mais là, on passait dans carrément autre chose avec 24 salles supplémentaires. » Démarre alors un long combat du pot de terre contre le pot de fer. L'asbl craint une désertification du centre-ville au niveau culturel, dénonce avec force la démesure du projet et la concurrence

déloyale. « Au-delà de tout ça, rappelle l'équipe, c'est la vision du cinéma qui était développée derrière que nous interrogeons. » Avec des films à la chaîne, des blockbusters, mais pas seulement. « UGC avait une programmation plus fine et plus subtile et allait clairement décrocher une série de films que nous avions nous à l'affiche et qui nous permettaient d'équilibrer notre programmation », rappelle Dany. Ce mégacomplexe, c'est aussi l'antithèse parfaite du projet des Grignoux : une industrie du cinéma, des films vite consommés, aucune réflexion sur la création cinématographique, l'accompagnement pédagogique, les animations, etc. Un long combat que les Grignoux ne vont pas mener seuls. Très rapidement, ils conscientiseront le public et rallieront également à leur cause d'autres associations, des élus, des commerçants et des personnalités du monde culturel.

Illustrations et Photographies

- | | | |
|----------------------|------------------------------|-----------------------|
| • Agence A3 | • Les Grignoux | • Caroline Pankert |
| • Justine Bourgeois | • Marianne Grimont | • Hervé Pirlot |
| • Jocelyne Chaineux | • Olivier Hermia | • Martin Saive |
| • Charb | • Dominique Houcmant / Goldo | • Salemi |
| • Chuck | • Pierre Kroll | • Aurélien Tirtiaux |
| • Daylight | • Thierry Lechanteur | • Camille Schmitz |
| • Vincent de Waleffe | • Elodie Ledure | • V+ Architecture |
| • Sébastien Ernst | • Hélène Legrand | • Jacques Van Russelt |
| • Alex Fontaine | • Serge Maréchal | • Jean-Louis Wertz |
| • Julien Forthomme | | |

Que celles et ceux qui ne sont pas cités-e-s ici ne nous en tiennent pas rigueur. Nous ferons mieux pour nos 50 ans !



Des galeries d'art

Quand le café le Parc a été entièrement rénové en 1990, les Grignoux ont décidé de créer, à l'étage, un espace d'exposition. « On avait envie que le café puisse vivre pleinement, être un prolongement du cinéma, mais aussi un lieu susceptible d'accueillir le travail d'artistes », explique Jean-Pierre Pécasse. C'est le cartooniste brugeois Benoit qui inaugurera les lieux. Grâce à l'investissement bénévole d'Aziz

Saidi, en collaboration avec le Centre Liégeois d'Action Interculturelle et Algèbre asbl, la galerie le Parc propose depuis 25 ans des expositions de photographies, peintures, illustrations, sculptures. Décloisonnement, éducation permanente, espaces de rencontres multiculturels, découverte de jeunes artistes, expositions de collectifs et d'écoles d'art, telles ont été les lignes de force de la galerie le Parc tout au long de ces années.

Lorsque le Churchill renaît en 1993, une deuxième galerie va également voir le jour rue du Mouton Blanc. « Lorsqu'on a réfléchi aux aménagements, on s'est demandé ce qu'on allait bien pouvoir faire de ce petit local qui se trouvait à l'entrée. On avait pensé à une petite librairie, à un petit comptoir de vente de cassettes VHS... Et puis, on a rencontré le photographe Jean-Luc Deru, qui avait notamment organisé le premier Mois de la photo aux Chiroux, et Hubert Grooteclaes, dont il avait été l'élève, et l'idée de monter une galerie exclusivement dédiée à la photo s'est imposée naturellement. On restait dans l'image et c'était une bonne prolongation de notre travail autour du cinéma », explique Jean-Pierre Pécasse. C'est ainsi que le lieu fut confié, sans contrepartie, à l'asbl Périscope. Pendant 17 ans, Jean-Luc Deru et un collaborateur fidèle, Vincent de Waleffe, vont animer la galerie en y organisant une centaine d'expositions de photographes belges et étrangers. Leur investissement bénévole constant dans une des rares galeries photos permanentes en Communauté française prendra fin en 2010.

Parallèlement, la galerie de Wégimont occupe, elle aussi depuis 1993, le grand espace longeant la sortie des salles du Churchill. Elle est animée et gérée en toute indépendance par le centre culturel de Wégimont à Soumagne, qui y expose des jeunes talents artistiques prometteurs.

Le vide laissé par la galerie Périscope allait être comblé par la galerie Satellite, mise en orbite et gérée, en toute autonomie, par le centre culturel de

Liège Les Chiroux, qui se donne comme objectif la promotion de la photographie contemporaine et en particulier de la jeune photographie en Fédération Wallonie-Bruxelles.

L'ouverture en 1995 d'une troisième salle, « la salle verte du Churchill », sera l'occasion d'une collaboration de plus de treize ans avec la Marque jaune, un magasin de bandes dessinées géré et animé par Florence Michaux et Michel Vandam, lui-même

auteur et scénariste. Grâce à des expositions remarquables, dont celles de Jacques Tardi, Loustal, Baru, Michel Boujut, ils démontrèrent passionnément que la BD s'appropriait la grammaire du 7^e art et s'inscrivait parfaitement dans la dynamique et la philosophie des salles du Churchill...





2002 • Caravane des Quartiers

La Caravane s'installe dans les quartiers

À Droixhe, le Parc a trouvé ses marques. La programmation, le café, les animations : la grande salle rouge vit plutôt bien. Et pour renforcer sa place dans la Cité, les Grignoux décident d'élargir leur travail social en lançant, en 1999, un grand projet baptisé « Caravane des Quartiers ».

« Droixhe rencontrait alors différents problèmes, notamment de violence, un peu comme dans beaucoup de quartiers populaires, explique Nina Gazon, la cheville ouvrière de ce projet. Il traînait par ailleurs une mauvaise réputation dans la presse. Tout cela avait aussi un effet sur la fréquentation du cinéma, ce qui m'énervait très fort.

Car Droixhe, c'est un quartier multiculturel, vivant, attachant, plein d'énergies et d'associations. » Nina Gazon entend alors parler du projet de Caravane des Quartiers initié en 1989 dans les banlieues françaises à Mantes-la-Jolie et Saint-Étienne. « J'en ai parlé en équipe lors d'une de nos nuits animées et nous sommes allés à Paris rencontrer les porteurs du projet avec les gens de New Futur. La première chose qu'ils nous ont dite, c'est : "Avez-vous des moyens, êtes-vous en mesure d'aller chercher des financements ?" C'était clair et net. Ils ont ramé, mais ils y sont arrivés. Nous, nous sommes revenus de là-bas charmés. »

Les Grignoux décident de se lancer eux aussi dans l'aventure. « On a réfléchi au lieu, à l'esprit général. Nous avons monté un dossier, identifié les groupes, mais aussi les jeunes non structurés, les

associations, les écoles... Nos amis français nous ont beaucoup aidés. »

En juin 2000, au pied des tours, l'énergie est totale. Concerts, cirque, spectacles, ateliers, expositions, animations... Le programme se construit pas à pas. Dans un esprit à la fois de diffusion culturelle, d'éducation permanente et de cohésion sociale. L'idée de contre-culture si chère aux fondateurs est clairement là.

« L'idée de base, poursuit Nina, c'était de faire sortir nos jeunes des quartiers, qu'ils puissent rencontrer des jeunes venus d'ailleurs. Une centaine de bénévoles sont venus de Paris, Toulouse, Marseille... Cela nous a pris beaucoup de temps de préparation. Et l'apothéose, ce fut évidemment le festival en tant

que tel grâce à la force du collectif et de la multicultulturalité, sourit Nina. C'est clairement le plus beau projet de ma vie. »

“ Droixhe, c'est un quartier multiculturel, vivant, attachant, plein d'énergies et d'associations ”

2000 • 1^{ère} Caravane des Quartiers2000 • 1^{ère} Caravane des Quartiers2000 • 1^{ère} Caravane des Quartiers2002
Caravane des Quartiers
Concert de Faudel

2002 • Caravane des Quartiers - Le défilé



1999 • Bla-Bla au Festival du dessin animé au Parc



Bla-Bla et Claude Chabrol

Cette même année, le festival Anima (qui ne s'appelle pas encore Anima à l'époque) bat son plein et reçoit un invité de marque : Bla-Bla, présentateur-vedette de l'émission *Ici Bla-Bla* diffusée sur la RTBF et créée par Bernard Hallut, illustre cousin de bonne vieille la bonne vieille Malvira de feu Lollipop.

« Il y avait tellement de spectateurs qu'on n'a pas pu faire entrer tout le monde et on a décidé de donner la priorité aux enfants et de laisser les parents dehors. Ils ont regardé Bla-Bla sur un écran installé dans le café.

Tous les bénévoles avaient un chapeau sur la tête, il y avait la distribution de choccos, le concours de masques... On a ri, c'était vraiment fou », raconte Jacqueline Carton. Au Churchill, c'est un autre type de rencontre qui va faire vibrer la salle obscure : le film *Au cœur du mensonge* est

présenté en avant-première en présence de son réalisateur, le maître Claude Chabrol lui-même ! Une soirée magique où le cinéaste, truculent et généreux comme à son habitude, dialoguera avec le public liégeois.

À Cannes, les Dardenne confirment leur talent en remportant leur première Palme d'or avec *Rosetta*. « On savait qu'on le proposerait notamment en matinées scolaires, mais c'est un film difficile du point de vue de la forme avec la caméra portée, en mouvement, qui suit l'héroïne dans le dos.

Par ailleurs, c'est une œuvre un peu énigmatique, avec un personnage mutique, des répétitions, etc. On a alors proposé plusieurs stratégies pour analyser le travail de mise en scène original, au service d'un propos évidemment subtil », raconte Michel Condé.

“ Il y avait tellement de monde qu'on n'a pas pu faire entrer tout le monde ”



1999 • Au cœur du mensonge avec Claude Chabrol au Churchill



2000 • Pétition et manifestation contre l'ouverture des salles UGC

Suzy chez Willy

Du côté du dossier du mégacomplexe UGC, le combat continue. Il faut négocier avec les autorités communales, construire un plaidoyer, réfléchir à un contre-projet. « On ne pouvait pas dire continuellement et bêtement non, il fallait aller plus loin, explique Jean-Marie Hermand. On a donc proposé de limiter le projet à 14 salles. Pourquoi 14 ? Car c'était le nombre de salles exploitées alors par Kinopolis Liège (actuellement, le groupe dispose de 16 salles et de 5 102 sièges). Ainsi, on s'est dit que les deux exploitants programmeraient les mêmes films. Sauf qu'UGC, c'est un groupe français et ils sont plus pointus que Kinopolis qui court après les grosses productions américaines. »

Quoi qu'il en soit, le rapport de force est intenable : avec quatre salles (trois au Churchill et une au Parc), « on ne faisait évidemment pas le poids », ajoute l'administrateur des Grignoux.

L'asbl doit donc s'inventer un avenir, construire une alternative, concevoir un projet qui tienne la route sur la durée.

Pour contrecarrer le projet UGC et garder des cinémas au centre-ville, les Grignoux négocient avec Gaumont, qui désire alors s'installer à Liège, une « cohabitation » cinématographique. « Ils auraient construit et géré un ensemble de 14 salles sur le boulevard de la Sauvenière et nous, un cinéma d'art et essai de 4 salles place Xavier Neujean », se souvient Jean-Marie Hermand. Il n'en sera finalement rien, la Ville de Liège privilégiant alors le projet UGC.

Les Grignoux maintiennent la pression pour contrer d'urgence le mégaprojet du Longdoz. Tout l'équipe se mobilise, lance une pétition, alerte la presse et

organise, le 14 février 2000, une grande manifestation qui fera date : au son de la fanfare Cramique, les six musiciens du groupe Combo Belge vont emmener un cortège endiablé du Churchill à l'Hôtel de Ville de Liège.

Près de 5 000 personnes (!) sont de la partie. Un succès inespéré pour les Grignoux. Et la confirmation, surtout, d'un attachement des Liégeois à « leur » cinéma. « Je me souviens d'un vieux monsieur qui habitait le village de mes beaux-parents, passionné de culture et de cinéma. Il était là, pour marcher avec nous. Il y avait un

grand élan collectif, c'était impressionnant. Les gens nous disaient en rue ou dans les magasins : on vous soutient, on a signé, on est avec vous ! C'était très émouvant », raconte Jacqueline Carton.

De nombreux participants portent des masques de souris et suivent, dans la joie et l'allégresse, l'éléphante Suzy, symbole de la multinationale appelée à écraser la petite entreprise non marchande. Ils déposeront à La Violette une pétition contenant plus de 48 000 signatures — toujours manuscrites ! — pour s'opposer à la délivrance d'un permis de bâtir. « Quand Suzy rencontre Willy » titre alors la DH qui relaye les arguments des Grignoux. L'article évoque notamment une concurrence « inutile, nuisible et déstabilisatrice » de la part d'UGC.

« Le bourgmestre Willy Demeyer qui venait d'arriver au pouvoir s'adresse alors à la foule et promet de nous aider », se souvient Jean-Marie Hermand. C'est le début d'une petite victoire et l'amorce, surtout, de la fabuleuse aventure du futur cinéma Sauvenière.



Suzy, l'éléphante



La remise de la pétition au bourgmestre



5000 manifestants en rue



Cortège des manifestants



Prix Europa Cinemas

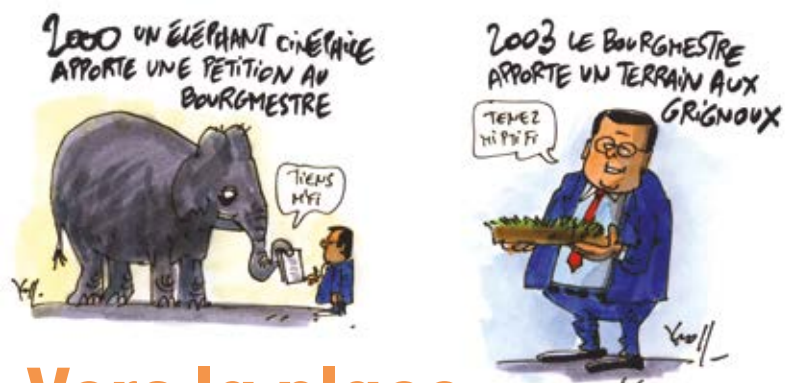
Au début de l'été 2000, c'est la première de la Caravane des Quartiers. Du 30 juin au 2 juillet, le parc Astrid à Droixhe réunit plus de 6 000 personnes. « C'était extraordinaire, il y avait une ambiance folle, se rappelle Nina Gazon. On dormait sur place, on travaillait en équipes tournantes, on fêtait les anniversaires. C'était joyeux, constructif. Tout le quartier était de la partie. Il fallait trouver des lots pour les jeux, on faisait le tour des commerçants.

Je me souviens qu'on avait aussi dû dénicher 50 matelas pour coucher tout le monde. Bénévoles, professionnels, musiciens, techniciens, c'était une énorme intendance à coordonner. » La Caravane, c'est un vrai mouvement collectif, ancré dans la réalité de terrain de Droixhe, qui a permis de renforcer les liens sociaux. « C'est un projet conçu par et pour les habitants, notamment les jeunes et qui a permis de brasser les cultures et les générations », insiste Jacqueline Carton.

En 2001, les Grignoux convoient le terrain de la place Xavier Neujean (propriété de Fortis) et déposent un projet à la Région wallonne pour y construire quatre nouvelles salles.

L'année suivante, le réseau Europa Cinemas, qui rassemble aujourd'hui 962 cinémas (soit 2 320 écrans) répartis dans 576 villes, a décidé de distinguer les salles les plus dynamiques de son réseau. Deux exploitants sont mis à l'honneur : le Parc/Churchill à Liège et le cinéma Verdi à Barcelone. Le jury a non

seulement voulu mettre en valeur « la qualité des salles et de la programmation », mais aussi la politique d'animation mise en place par les Grignoux : le journal, les rencontres avec les métiers du cinéma, les ciné-clubs thématiques, le café, les salles d'exposition, les concerts et conférences-débats, et surtout l'ensemble du travail mené à destination du jeune public, via le projet *Écran large sur tableau noir*.



Vers la place Xavier Neujean

En coulisse, l'asbl se construit ardemment un avenir. Toute l'équipe travaille dur pour monter un solide dossier de subventions afin de créer un nouveau cinéma au centre-ville.

Objectif n° 1 : décrocher des fonds européens de développement. « On trouvera les cofinancements après », insistent les responsables des Grignoux en concurrence avec un autre projet culturel liégeois, l'Opéra Royal de Wallonie, qui a également sollicité le Feder.

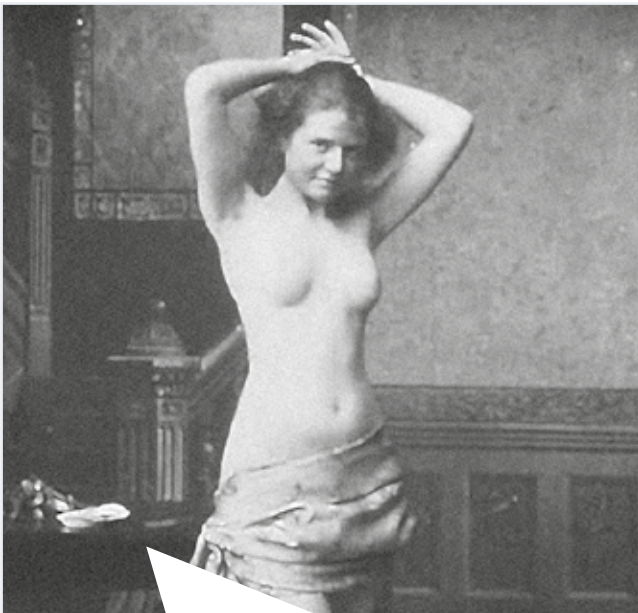
Au final, c'est le projet Sauvenière qui est choisi. Une étape-clé, une de plus, dans la longue et passionnante histoire des petits « grigneux » devenus grands !

En juin 2002, le dossier de financement est bouclé avec le soutien de la Région wallonne, de la Communauté française et de la Ville de Liège.

La Ville s'engage à acquérir le terrain de la place Xavier Neujean, avec des moyens affectés par le Plan fédéral des grandes villes. Elle le cédera ensuite en emphytéose à la Communauté française qui sera le maître d'œuvre principal et construira le projet avec les Grignoux, lesquels apporteront, par emprunt, 35 % des fonds nécessaires à sa construction. L'ensemble du dossier est soumis aux procédures publiques. Un concours d'architecture est alors lancé. Une commission mixte (Ville, Communauté, Grignoux et experts indépendants) est mise sur pied.

« Les pouvoirs publics sont ici aux côtés d'un mouvement associatif pour ce projet d'intérêt général » se félicitent les Grignoux dans l'éditorial de l'*Inédit* n°104. « Nous espérons également que Fortis, qui a depuis le début manifesté son intérêt pour cette réalisation, permettra le développement de cette activité culturelle essentielle qu'est le cinéma dans le cœur de notre ville. La boucle sera alors bouclée. Les spectateurs-citoyens qui ont, avec nous, défendu notre combat seront invités à participer. Nous réfléchissons actuellement à différentes formes de participation qui vous seront proposées. Nous désirons qu'aux côtés du Parc et du Churchill, vous soyez associés à notre avenir commun. »





Polissons et galipettes

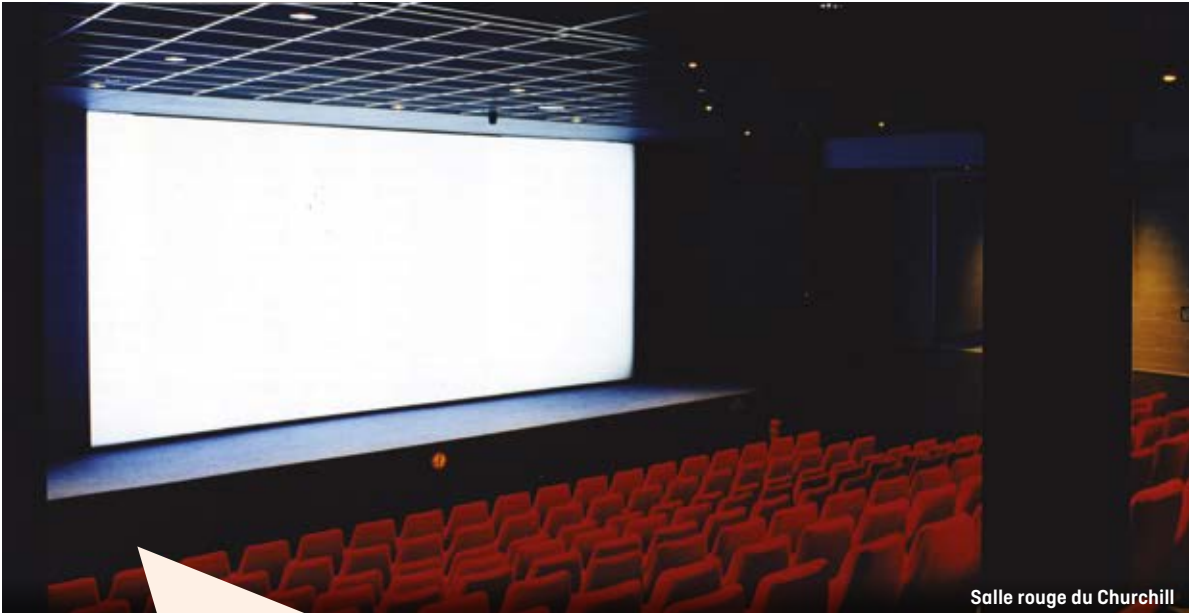
De retour du 55^e festival de Cannes, où Roman Polanski a reçu la Palme d'or pour *Le pianiste*, deux permanents des Grignoux rapportent un film inconnu, *Polissons et galipettes*. Il s'agit d'un montage de douze courts métrages pornographiques anonymes tournés entre 1905 et 1925 et compilés par Michel Reilhac. Ces petits films sulfureux et muets ont été tournés par des cinéastes amateurs ou des professionnels sous le couvert de l'anonymat dans des maisons de passe ou clandestinement dans des studios de cinéma avec des acteurs déguisés.

Les Grignoux en ont donc acheté à Cannes les droits de diffusion. Mais de retour à Liège,

le film ne fait absolument pas l'unanimité au sein de l'équipe. Les uns le rejettent, pour des raisons principalement politiques, les autres le trouvent intéressant, pour des raisons principalement historiques. Un conflit éclate au sein du Collège.

« Il n'y avait aucun consensus, on s'arrachait les yeux. On a alors convoqué une assemblée générale, raconte Odette Dessart. On avait des avis très divergents, c'était tendu. On a organisé un vote et le non l'a emporté à 54 %, prouvant par là que le sujet n'était pas manichéen »

Au final, *Polissons et galipettes* ne sortira donc jamais de sa boîte et ne sera pas projeté à Liège.



Salle rouge du Churchill

Des travaux au Churchill et au Parc

Pendant l'été 2003, ça déménage ! Du 4 au 10 août, les deux cinémas vont exceptionnellement fermer leurs portes pour cause de travaux.

Au Churchill, qui fête cette année-là ses 10 ans d'existence, les salles rouge et bleue sont entièrement restaurées : nouvel écran, nouveaux sièges et nouveau tapis. Le hall d'entrée est entièrement repeint et le tapis remplacé.

Au Parc, on construit un sas d'entrée afin d'isoler le hall d'un point de vue acoustique. Une sonorisation dernier cri est également installée : nouveaux baffles à l'avant, à l'arrière et sur les côtés, nouveaux amplis avec un son numérique SRD. Et dans le café, on installe une magnifique fresque colorée en mosaïque qui rend la terrasse attrayante.

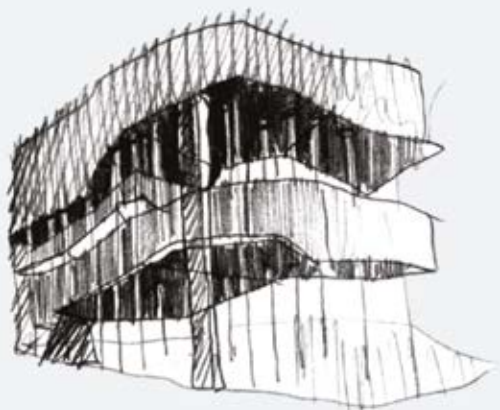
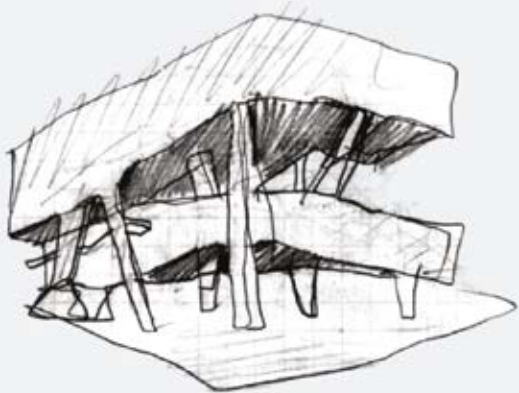
Pendant ce temps, le dossier Sauvenière avance à grands pas : la Ville a acquis le terrain, la commission chargée de désigner le bureau d'architectes a terminé sa mission.

Le projet retenu vise « une superposition des salles permettant d'aménager un jardin en intérieur de l'îlot et capable de renforcer la densité urbaine du côté de la place Xavier Neujean ».

Il prévoit également un « grand foyer et une brasserie au rez-de-chaussée », ainsi que la disposition des salles créant dans le bâtiment « de vastes espaces d'exposition et de rencontre, animés par la déambulation des spectateurs en façades avant et arrière. »



Terrasse du café le Parc



Plans et maquettes du futur Sauvenière

Du côté des dossiers pédagogiques, l'équipe continue à développer des outils pédagogiques de qualité pour accompagner les enseignants dans leur travail et aiguïser le sens critique des jeunes spectateurs. « Le film ne doit pas être un prétexte pour parler d'une thématique, insiste Michel Condé. Parfois, c'est l'approche formaliste ou esthétique qui peut être pertinente. Parfois, c'est ce qui se trouve derrière : la mise en scène, l'intrigue, l'ambiance, etc. Et puis il y a évidemment la question du propos sous-jacent : que dit le cinéaste à travers son film ? De quoi nous parle-t-il ? Quel est le

sens de sa démarche ? L'important, c'est d'ouvrir des portes et sûrement pas de jouer les critiques de film du haut de leur piédestal. »

Avant la troisième édition de la Caravane des Quartiers (la deuxième a eu lieu en 2002, dans le même enthousiasme que la première), les Grignoux organisent au Churchill une exposition des plans et des maquettes du futur Sauvenière (4 salles et la brasserie). Le public peut ainsi s'approprier petit à petit « son » futur cinéma. Durant cette année, la salle de Droixhe va encore évoluer avec le placement d'un écran de 12 mètres de large (un des plus

« L'important, c'est d'ouvrir des portes et sûrement pas de jouer les critiques de film du haut de leur piédestal »

grands de Liège), 428 nouveaux sièges, l'installation de toiles latérales contre les murs et d'un nouveau tapis de sol, la rénovation du plafond (qui conservera toujours la touche lumineuse d'un ciel étoilé par une belle nuit d'été...), de nouvelles peintures dans hall d'entrée, de nouvelles toilettes et un réaménagement du café.



Le prix de l'économie sociale

En 2005, les Grignoux reçoivent leur premier Prix d'entreprise d'économie sociale de la main des ministres wallon et bruxellois de l'économie Jean-Claude Marcourt (PS) et Benoît Cereux (CDH). Pour sa 13^e édition, le jury du prix Roger Vanthournout a décidé de mettre en

avant « un pilier de la vie culturelle liégeoise » qui permet « à un public le plus large possible de découvrir des films de qualité dans des conditions optimales. »

« Pendant des années, on a fait de l'économie sociale sans s'en rendre vraiment compte, sourit Odette Dessart. On

connaissait vaguement le concept. Et puis on a vu passer cet appel à candidature et on s'est dit mais c'est vraiment nous, ça. Et puis il y avait quelques milliers d'euros à la clé! On a monté un petit dossier et on a obtenu le prix. »

Au fil de leur histoire, les Grignoux ont non seulement développé un projet culturel et social inédit, mais ont aussi généré une

activité économique au service de la collectivité. Aujourd'hui, l'asbl compte près de 175 travailleurs. « Des emplois en partie subsidiés et fortement financés sur fonds propres », insistent les administrateurs.

“ Pendant des années, on a fait de l'économie sociale sans s'en rendre vraiment compte ”



Manu Chao à Droixhe

Le 6 mars 2006, les travaux débutent au Sauvenière. À ce moment, l'asbl emploie 60 travailleurs. Il en faudra (au moins) le double pour faire vivre le futur cinéma et sa brasserie. Le 3 juillet, la quatrième Caravane des Quartiers bat son plein à Droixhe. Avec une surprise à la clé. « La

veille, le chanteur Manu Chao, qui est un ami de Nina, l'appelle et lui dit : je ne suis pas loin, je viens chanter demain, gratos, raconte Jacqueline Carton. Tout le monde était sidéré. Il est arrivé, il a salué tout le monde, chaleureux, et il a donné un concert mémorable. Après, il y avait un immense repas réalisé par les femmes du quartier. »

« De SMS en coups de fil, de bouche-à-oreille en confidence, la rumeur s'est répandue, s'est peu à peu affinée pour devenir une certitude : ce vendredi soir, Manu Chao, le chanteur français d'origine espagnole, allait rendre une

petite visite surprise à la Caravane des Quartiers de Droixhe, organisée durant tout le week-end », rapporte alors La Libre en évoquant 1 h 30 de concert coloré. Générosité et bonnes vibrations sont au rendez-vous. Et le quotidien de décrire un « voyage rock, métissé et rythmé, composé d'extraits des albums *ClanDestino* et *Próxima estación : Esperanza*, avec Radio Bemba, pimenté de reprises de l'ancien groupe du chanteur de la Mano Negra. Un public sautillant en toute grande forme, des organisateurs ravis, un quartier vibrant et mis en valeur : Manu Chao a allumé Droixhe d'une ambiance de feu. »

“ ... je ne suis pas loin, je viens chanter demain, gratos ”



Nouvelle ligne graphique

Peu de temps avant l'ouverture du Sauvenière, en 2008, les Grignoux vont soigner leur image. Nouveau logo, nouvelle maquette pour *l'Inédit*, un site web entièrement relooké, le tout réalisé en partenariat avec l'agence A3/ Double page.

Après 14 ans d'existence, le journal change par ailleurs de nom pour devenir grignoux.be.

Il monte en pagination et s'étoffe au niveau des contenus (grilles de programmation, présentations des films et des activités...) Avec une ligne graphique qui assure une cohérence d'ensemble et une couleur par cinéma : le rouge pour le Parc en référence à ses sièges, sa salle et ses rideaux, et en clin d'œil à son histoire militante, le bleu pour le Churchill et le vert pour le futur Sauvenière et sa cour/jardin intérieure. « Le rouge, le vert et le bleu sont les couleurs additives qui, combinées entre elles, recréent la lumière blanche » précisent les auteurs de ce nouveau design qui s'appuie sur trois logos en forme d'œil, de bobine de film ou de roue du temps qui passe, à chacun son interprétation – le quatrième logo, orange cette fois, viendra compléter la petite famille au printemps dernier avec l'ouverture du Caméo à Namur.

L'asbl poursuit également sa politique d'engagements, en allant chercher des personnalités en cohérence avec l'évolution du projet. « Je n'avais jamais pensé réellement travailler aux Grignoux, explique l'une d'elles, Pierre Heldenbergh, engagé peu avant l'ouverture du Sauvenière et désormais chargé des relations institutionnelles et du développement de l'asbl. J'ai passé l'épreuve écrite. Nous étions une vingtaine de candidats et c'était très amusant. Mais je parlais avec un immense défaut : je n'avais pas de culture cinéma. J'ai commencé à mi-temps, avant de passer à temps plein. Ce qui est passionnant, c'est de voir les liens dans l'histoire. En Pierreuse, nous avons créé Barriade qui, des années plus tard, ressemble fortement à ce qui s'était fait rue Hocheporte, avec la création d'un groupement d'achat de produits biologiques, un espace où se côtoyaient des militants gauchistes, libertaires, écologistes, trotskistes, un carrefour des luttes... On avait notamment fondé le collectif Argent fou qui rassemblait une quarantaine d'associations pour dénoncer les dérives de la finance et on participait à la rentrée associative au Parc. Tout ça est finalement assez cohérent », sourit Pierre.

Les nouveaux engagés restent très attachés à l'histoire des Grignoux, mais aussi à la vie du Parc : « Ce cinéma c'est pour moi toute une histoire, raconte

“ Le rouge, le vert et le bleu sont les couleurs additives qui, combinées entre elles, recréent la lumière blanche ”

Benoît Thimister, aujourd'hui responsable financier des Grignoux. J'étais dans la mouvance punk, skate... On était à la recherche d'une autre musique, mais aussi d'un autre cinéma. Et le Parc proposait une alternative qui nous parlait bien. »

« Quand j'étais petite, ma mère m'emmenait voir des films improbables au Parc. À 10 ans, je me souviens avoir vu *Tous les matins du monde* avec une copine. On s'est royalement emmerdées. Moi, j'étais plutôt dans le cinéma commercial, au Palace. On regardait peu de films à la télé. J'allais à la fois voir des conneries type *Sisters Act* et des films enfants non admis, *Quand j'avais 5 ans je m'ai tué ou Priest* », explique pour sa part Catherine Lemaire, aujourd'hui chargée de la programmation et des animations. « Quand le Churchill a ouvert, je ne me sentais pas forcément concernée. Et puis le père d'une copine nous a donné des places pour aller voir *Arizona Dream*. Ce fut le flash, on n'en a pas dormi de la nuit. On n'avait jamais vu ça. C'était à la fois perturbant et stimulant. Plus tard, on m'a proposé de travailler comme bénévole vacances. On effectuait cinq prestations et on obtenait un pass pour un mois. J'ai vu de tout, des documentaires, et c'était parti, j'avais attrapé le virus », ajoute Catherine qui va donc intégrer progressivement la structure. « Après une période de chômage, j'ai effectué plusieurs remplacements au pied levé à l'accueil des cinémas, puis à la caisse. Au fur et à mesure, j'avais vraiment envie d'entrer dans la structure. Quand j'ai été engagée, j'ai tout appris sur le terrain aux côtés de Dany (Habran). »





Un geste architectural fort

Le 9 mai 2008, c'est jour de fête au centre-ville: Liège rayonne et la place Xavier Neujean est noire de monde avec l'ouverture en fanfare du cinéma Sauvenière. Tout le gratin politique et culturel est présent et le public afflue. L'inauguration est placée sous le signe de la fierté et de l'émotion. Et l'éléphante Suzy est même revenue pour l'occasion.

«Merci pour cette belle histoire, merci de nous aider à être plus humains, merci de nous bouleverser, de nous faire rire aux larmes, d'exciter notre intelligence et notre curiosité en nous proposant dans vos huit salles de cinéma des histoires qui viennent des quatre coins du monde», déclare Jean-Pierre Dardenne, parrain du cinéma, lorsqu'il coupe le ruban officiel en compagnie de son frère Luc et des autorités politiques.

De son côté, le public découvre, conquis, cette splendide réalisation. La presse ne tarit pas d'éloges. «Le Sauvenière constitue un geste architectural fort. On est loin du style monumental, carré, uniforme, des multiplexes dits commerciaux», rapporte *La Libre* en titrant «Un cinéma qui fait corps avec la ville». Fait de béton, de verre et d'acier principalement, dans une gamme de noir, blanc et vert, l'édifice conçu par le bureau V+ / Vers plus de bien-être, en association avec Bouwtechniek et BAS (stabilité), est ouvert, lumineux, sobre et surprenant. Il ne se livre pas d'un bloc, mais par découvertes, par séquences successives: large escalier à front de rue où le visiteur s'immerge dans la ville, «faille» de béton, foyer panoramique, escalier en escargot, cheminement avec vue sur le jardin à la sortie des films.»

«Un projet à l'image de la philosophie des Grignoux, qui propose un cinéma différent, un cinéma ouvert, un cinéma qui fait la part belle aux films d'auteurs comme aux grandes productions de qualité» écrit pour sa part *L'Avenir*.

Les petites souris ont finalement triomphé de l'éléphant UGC: les Liégeois ne s'y trompent pas et s'emparent du Sauvenière, «leur» cinéma.

Pendant neuf jours, la fête battra son plein place Xavier Neujean. Avec des films en avant-première, dont *Eldorado* de Bouli Lanners, des documentaires inédits, une Nuit du court métrage, des concerts, des coups de cœur...

Une consécration pour les fondateurs des Grignoux et pour l'ensemble des travailleurs. L'aboutissement, aussi, de trente ans de militance et d'investissement en équipe, dans un processus autogestionnaire, certes pas toujours rose, mais qui, derrière ces immenses murs blancs, prendra soudain tous son sens. «Trente ans de courage, de lucidité, de pugnacité, d'intelligence et d'amour du cinéma», comme le précisera Luc Dardenne lors de l'inauguration.

Mais l'ouverture du Sauvenière c'est aussi un sacré tournant dans l'histoire de l'asbl: de 60 travailleurs, elle va passer à 120! Avec, forcément, des aménagements importants à réaliser en matière d'organisation et de gestion.

Au niveau de la programmation, aussi, c'est une petite révolution: «Tout à coup, on devient plus crédibles encore avec des chiffres de fréquentation importants. Ensuite, avec huit salles, on offre désormais plus de visibilité aux distributeurs. Clairement, le rapport de force a changé: je passe plus souvent du temps à dire non qu'à pleurer pour avoir un film. À côté de ça, on assiste à une inflation de films. Avant, il y avait 250 films par an, aujourd'hui c'est plus de 450. Sans compter les gens qui font leur documentaire, les petits films belges réalisés sans moyens, etc.», résume Dany Habran.



2008 • Les frères Dardenne, parrains du nouveau cinéma Sauvenière



2008 • La façade du cinéma Sauvenière



En plein air

L'été 2009, les Grignoux sortent les shorts et les transats: le cinéma en plein air fait son entrée dans la cour du Sauvenière. En juillet et août, dès 22h30, place aux films «cultes» en version originale. Un grand écran installé sur le mur de la future Cité Miroir, des projections gratuites, l'atmosphère des nuits d'été, le bar à cocktails tout proche: les spectateurs découvrent, les doigts de pied en éventail, une série de longs métrages qui ont marqué l'histoire récente du cinéma. La même année s'ouvre le café politique. «Pour faire vivre la brasserie, il y a évidemment le bar et la restauration, mais

on s'est dit qu'il fallait aller plus loin, proposer des animations, notamment pour capter un nouveau public, entre les projections, pendant les heures creuses», explique Pierre Heldenbergh. Jérôme Jamin, professeur en sciences politiques à l'ULg et organisateur de la Foire du livre politique nous a proposé d'organiser un café politique, une activité sur le long terme. «Des ciné-jazz sont également organisés avec Jean-Pol Schroeder de la Maison du jazz. «L'une de nos plus belles collaborations aux Grignoux», ajoute Nina Gazon.



2012 • Promotion du film *Tous au Larzac*

Des moutons sous l'Atomium

En 2012, *Tous au Larzac* de Christian Rouaud reçoit le César du meilleur documentaire. Une œuvre militante en plein dans la ligne du Parc Distribution qui ne s'était pas trompé en décidant l'année d'avant de le distribuer en Belgique. «C'est un film sur la transmission, sur des combats d'hier et d'aujourd'hui, avec des thèmes plus que jamais d'actualité (les OGM, la malbouffe, la cause paysanne...) Pour nous, il y avait clairement un lien avec notre travail», explique Pierre Heldenbergh. On décide alors de fédérer une série d'associations au moment de la sortie du film (le CNC-D-11.11.11, Oxfam, la confédération paysanne...) et d'organiser une conférence de presse. Dans *Tous au Larzac*, les militants se sont installés avec leurs moutons sous la tour Eiffel, on se dit pourquoi ne pas faire la même chose sur la Grand-Place de Bruxelles? » s'amuse Pierre.

Les Grignoux contactent la Ville de Bruxelles. Sans succès. «On décide alors de se tourner vers l'Atomium. C'était en hiver, il faisait froid, il neigeait, c'était juste avant la période des agnelages et ce n'était pas vraiment simple de trouver des moutons. On nous parle alors d'une ferme pédagogique et d'une race de moutons qui résistent au froid.»

Et petit à petit cette idée de conférence de presse-happening prend corps. «Je me suis retrouvé à 8h du matin sous l'Atomium avec les moutons et les barrières Nadar à installer. C'était un grand moment de solitude, s'amuse Pierre. Mais la conférence de presse a super bien marché, on a fait le JT et le film était lancé.»

Tous au Larzac est au Vendôme, au Sauvenière, à Namur, à Charleroi... Le bouche-à-oreille fonctionne en plein. Et c'est parti pour une grande tournée wallonne! «On a fait 35 villes et villages, avec des rencontres incroyables et un super soutien du monde agricole», conclut Pierre.



En 2011, les Grignoux se lancent dans la projection numérique, un investissement indispensable pour rester dans le coup au niveau technologique. Et en effet, le basculement de la pellicule au support numérique fut extrêmement rapide: après deux ans, quasi plus aucun film ne sera disponible sur pellicule! Une fois de plus, la prévoyance paie et les Grignoux pourront continuer à être alimentés en films, pour le plus grand plaisir des spectateurs. L'année suivante, c'est un nouveau tournant dans l'histoire de l'asbl: la Ville de Namur, propriétaire du bâtiment, lance un appel à projet pour la reprise du cinéma Caméo, fermé depuis de longs mois. Les Liégeois décident de se lancer dans une nouvelle aventure cinématographique et envoient leur projet, qui sera désigné à l'unanimité du conseil communal.

«Ils avaient été séduits par notre projet économique et culturel durablement installé au centre-ville», explique Jean-Marie Hermand. C'était par ailleurs une très belle opportunité pour renforcer l'axe wallon du cinéma d'art et essai. » Pendant la durée du chantier, les Grignoux vont lancer un cinéma éphémère: le Caméo nomade.

En 2013, l'asbl reçoit le prix du public des Générations futures. Un de plus dans sa longue his-

toire qui met cette fois en avant le caractère «durable et collectif» du projet.

En 2014, c'est donc l'ouverture du Caméo nomade installé au Quai 22, le centre culturel de l'Université de Namur. Une salle de 100 places ouverte trois fois par semaine et durant les congés scolaires. «Il s'agit d'assurer une présence sur le terrain pendant les travaux, de créer une dynamique au niveau des spectateurs et de proposer des films de qualité», explique Pierre Heldenbergh. Le public suit, la demande est là. Deux soirées-débats vont notamment faire vibrer la Maison de la culture avec deux films engagés: *Le grand retournement* de Gérard Mordillat et *Comme un lion* de Samuel Collardey.



Le Mérite wallon pour 120 « grigneus »

En 2014, les Grignoux reçoivent le Mérite wallon, une distinction officielle du gouvernement qui récompense « toute personne physique ou morale dont le talent ou le mérite a fait ou fait honneur à la Wallonie dans une mesure exceptionnelle et contribue ainsi d'une façon significative à son rayonnement. »

Au nom de l'association, Jean-Marie Hermand est reçu à l'Elysette et reçoit la médaille. Il a sous son bras la photo de famille sur laquelle figurent l'ensemble des travailleurs des Grignoux. Un geste symbolique pour démontrer aux autorités qu'il s'agit, une fois encore, d'un travail collectif. En 2014 toujours, l'asbl remporte, pour la deuxième fois, un (double) prix de l'Économie sociale. Trente entreprises avaient introduit une candidature. Les Grignoux sont désignés entreprise de l'année, le jury soulignant « la cohérence et l'exemplarité de son projet ». Il décroche également le prix du public (1625 votes sur 6500). Une manière de mettre en avant une série d'atouts de cette entreprise sociale : « son autonomie, sa gestion collective, le réinvestissement de ses bénéfices dans les infrastructures, la qualité de ses équipements, sa politique salariale. »

En 2015, les Grignoux ont 40 ans et se portent plutôt bien : en 2014, les trois cinémas ont drainé plus de 460 000 spectateurs, soit une hausse de 4 % par rapport à 2013. Ce qui représente au total 14 000 séances programmées. Avec des films qui ont connu un très grand succès comme *Les garçons et Guillaume, à table !* de Guillaume Gallienne, *Philomena*, de Stephen Frears, *Samba*, avec Omar Sy et Charlotte Gainsbourg, *Le sel de la terre* de Wim Wenders et *Juliano Ribeiro Salgado* ou encore *Deux jours, une nuit*, des frères Dardenne. Toutefois, rue Sœurs de Hasque, on sait que rien n'est jamais définitivement acquis. Le métier d'exploitant de cinéma s'inscrit dans un contexte économique instable avec une série de facteurs qui ont un impact, plus ou moins grand, sur la fréquentation des salles : la concurrence du home cinéma et du téléchargement, la surabondance de l'offre de films, la météo, le contexte politique et social, etc.

Et puis, dans le quartier du Longdoz, il y a toujours dans les cartons un projet de complexe cinématographique (passé à 6 salles). Les Grignoux continuent à veiller au grain. « Ce serait une erreur politique d'autoriser la création d'un nouveau complexe cinéma à la Média-cité, réagit Pierre Heldenbergh le 8 janvier 2015 à la

RTBF. Nous ne serions pas seulement touchés nous, les Grignoux. C'est surtout les salles du Palace-Kinepolis qui en feraient les frais. Ce serait une délocalisation de l'offre du centre-ville vers la Média-cité. Mais ce serait surtout une perte énorme pour tout le centre-ville et ses activités de nuit. Quand on voit l'effort fourni ces dernières années en matière de rénovation : le piétonnier rue de la Casquette et place Xavier Neujean, la Cité Mirair, la salle de concert Reflektor, l'Opéra royal de Wallonie, nos salles du Sauvenière... c'est tout un ensemble d'activités qui se renforcent mutuellement. Et dont le centre-ville et les citoyens sont friands. »

De son côté, le projet Caméo avance lentement mais sûrement. Le coût de la rénovation sera pris en charge par la Ville de Namur, propriétaire du bâtiment.



Le 26 mai 2014, Marion Cotillard est au Parc pour l'avant-première de *Deux jours, une nuit*



Obligations

De leur côté, les Grignoux financent les équipements cinéma (salles, systèmes de projection), ainsi que la future brasserie, le Caféo. Coût de l'investissement pour les Liégeois : 1,1 million d'euros. Le 28 juin 2015, ils décident d'innover, une fois encore, et de lancer un appel à obligations pour monter financièrement le projet. L'objectif de départ : récolter entre 100 000 et 650 000 euros.

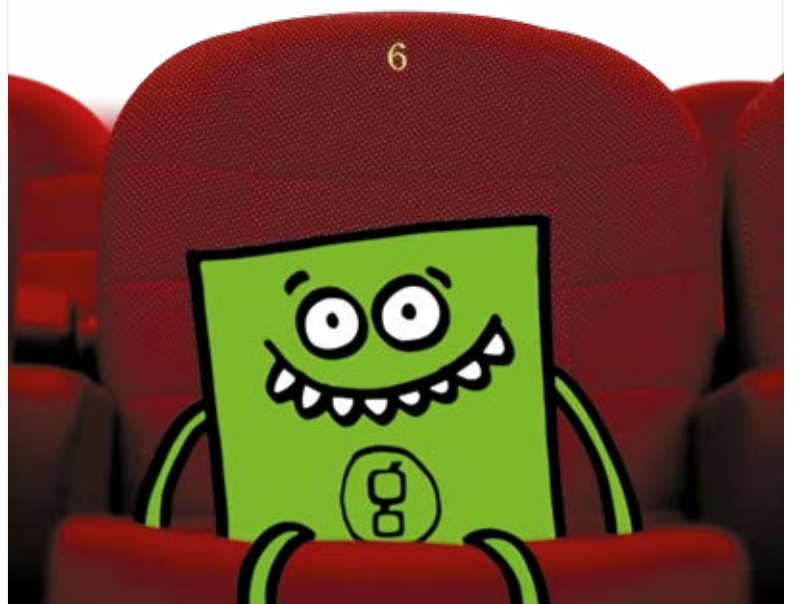
Un « prêt citoyen » organisé dans les formes, avec le soutien **« ... le public nous a à chaque fois surpris par sa fidélité dans le temps, son soutien massif, son investissement à nos côtés. C'est vraiment magnifique »**

du réseau Financité. Le principe ? Les citoyens sont appelés à prendre une ou plusieurs obligation(s) de 100 euros avec remboursement du capital investi après 10 ans. En échange, l'asbl propose un taux d'intérêt annuel d'1 % avec versement en année 3, 6 et 10. Cette opération, précise-t-elle, « nous permettra d'investir dans notre nouveau déploiement namurois, non pas avec de l'argent froid du monde bancaire mais bien avec de l'argent chaud de la solidarité et du soutien à une entreprise culturelle d'économie sociale autogérée. » Très vite, la campagne « Donnez du sens à votre épargne » décolle. « Un pari un peu fou », comme l'écrit *Le Soir*, mais qui va dépasser toutes les espérances. « On savait que c'était possible, se réjouit-on aujourd'hui au sein du CA, mais à ce point-là, jamais ! »

Les spectateurs issus de tous les horizons s'engagent. Démontrant ainsi leur attachement profond aux Grignoux, à leurs valeurs, à leur projet culturel, à cette entreprise sociale qui depuis 40 ans les fait vibrer avec des films, des concerts, des animations, des matinées scolaires de qualité. En quelques mois, l'asbl parviendra à réunir la somme de... 650 000 euros grâce au soutien des souscripteurs.

Elle pourra ainsi se passer des banques pour boucler son budget au Caméo. « Sans le public, nous ne sommes rien, rappelle Jean-Marie Hermand. C'est à la fois notre force et notre moteur. Que ce soit pour lancer le Parc, sauver le Churchill, combattre le mégacomplexe UGC ou pour financer, ici, un nouveau cinéma en dehors de Liège, le public nous a à chaque fois surpris par sa fidélité dans le temps, son soutien massif, son investissement à nos côtés. C'est vraiment magnifique. »

Le 5 mars 2016, Namur est en fête à son tour : 2 000 personnes se poussent rue des Carmes pour découvrir « leur » Caméo dans ses habits neufs. Avec cinq salles de projection, 725 sièges, un grand espace d'accueil et une brasserie-restaurant Caféo accessible indépendamment depuis l'extérieur. Un nouvel pôle culturel va rayonner dans la capitale wallonne.





Le façade rénovée du Caméo



Le Caméo



Le Café vu de la cage d'escalier du cinéma



Le bar du Café



L'équipe des Grignoux en 1999



L'assemblée générale des Grignoux

Ils ont su garder le cap

Quarante ans après leur création, d'aucuns continuent à s'interroger : comme expliquer cette incroyable *success story* des Grignoux ? Un mélange de travail collectif, d'indépendance farouche, de pragmatisme économique, d'audace culturelle, de vision partagée, sans doute. Tout n'a pas été parfait, évidemment. Il y a eu des ratés, des heurts, des échecs. Mais du côté des anciens, on y voit un mélange de cohésion, de régularité et de sens qui traverse l'ensemble du projet. « Les valeurs des Grignoux étaient en germe depuis le début de la rue Hocheporte. Elles se sont développées au fil du temps avec un énorme travail citoyen derrière. Bien sûr, il y a le cinéma, mais il y a tout ce qui se trouve derrière et notamment cette réflexion sur la place de la culture dans la ville » commente avec recul Léopold Renard. « Ils ont su maintenir le cap, innover tout en conservant leur âme », ajoute Marie-Thérèse Casman. « C'est l'aboutissement d'un mouvement qui s'inscrit dans la durée, reconnaît Odette Dessart, comme toutes les institutions qui ont réussi à tracer leur chemin en 30, 35 ans d'existence, à perdurer et à rester une alternative crédible. C'est aussi le résultat d'un fonctionnement collectif, démocratique, avec des hauts et des bas évidemment, mais avec une cohérence dans la démarche. »

“ Dans les coups durs, j'ai toujours senti le soutien des collègues et ça, c'est fort, inoubliable ”

« Nous avons un objectif politique de départ assez précis (la réplique à la culture dominante, l'autogestion...), que nous avons essayé tout au long de notre histoire de respecter, analyse avec recul Jean - Marie Hermand. Nous n'avons jamais recherché le profit et toujours mis en avant l'intérêt public du projet. C'est peut-être aussi une question de droiture dans la démarche. » Parmi les travailleurs, on met aussi en avant la force du collectif et les aspects humains : « Mon chemin a croisé avec bonheur celui des Grignoux. J'ai trouvé ici un lieu d'expression où le projet d'ensemble m'a permis de mettre en avant mes atouts » se félicite Aldo Pagliarello. « Même si la structure a grandi et qu'on a dû s'organiser en secteurs, on a toujours maintenu ce même esprit, cette envie de travailler en autogestion, de laisser une place à chaque travailleur, d'être en lien continu avec le monde associatif. En alternant la réflexion et l'action. Ici, on nous fait confiance. Il y a une réelle autonomie dans le travail. Et

puis, il y a un véritable esprit d'équipe. Je n'ai jamais senti le poids d'une hiérarchie et le besoin, par exemple, de me syndiquer », résume Anne Finck.

« On a un objectif commun : la programmation, les animations... Notre force, c'est un travail collectif qui nous porte, ensemble, et quelque part nous transcende, confirme Christine Legros. Ça n'est pas tous les jours facile comme organisation, mais c'est très riche. Personnellement, je ne suis jamais venue travailler avec des pieds de plomb ». « J'ai rencontré des personnalités fortes, entières, qui ont une vision du cinéma, un vrai point de vue, et qui sont intellectuellement exigeantes. On a créé des relations professionnelles, mais aussi amicales. Ce sont des gens qui te poussent vers l'avant », enchaîne Catherine Lemaire.

« Dans les coups durs, j'ai toujours senti le soutien des collègues et ça, c'est fort, inoubliable » ajoute Jacqueline Carton. « Aux Grignoux, il y a un véritable espace pour l'individu, pour le travailleur. Il peut réellement s'exprimer. C'est rare dans le monde du travail d'aujourd'hui. Dès que je suis entré, je me suis dit : tu vas pouvoir y trouver ta place, tu vas t'y sentir bien » se félicite Benoit Thimister.

“ Aux Grignoux, il y a un véritable espace pour l'individu, pour le travailleur. Il peut réellement s'exprimer. C'est rare dans le monde du travail d'aujourd'hui ”



L'équipe des Grignoux en 2016 devant le Caméo



Et demain ?

Que seront, dans 10, 20, 30... 40 ans, les Grignoux ? « La relève est là, se réjouit Dany Habran. Il y a du talent, de l'énergie, de l'envie. J'ai pleinement confiance. »

« Les Grignoux seront ce que nos successeurs en feront, sourit Jean-Marie Hermand. Nous avons beaucoup travaillé autour de la transmission, de la formation, de la répartition des tâches, de la mise en place d'une structure avec des lieux de concertation. L'osbl a grandi en 40 ans, évidemment. La création d'emplois, c'est d'ailleurs une des choses dont on peut être fier. Mais l'aventure n'est pas terminée. »

« La clé du développement, à mon sens, c'est la réactivité, la possibilité d'aller au bout des projets, enchaîne Odette Dessart. À l'époque, quand on a lancé l'activité cinéma, si le CA, bien que peu présent, nous avait dit : il n'est pas question de se lancer dans cette aventure, on est là pour faire la révolution, on n'en serait pas là ! J'espère que nos successeurs pourront poursuivre tout le travail de façon cohérente, avec le souci de développer encore et toujours des alternatives, d'aller de l'avant. En maintenant, évidemment, le projet économique. Car à l'époque, on ne s'attendait pas à devenir un acteur économique et culturel de cette envergure. »

« L'arrivée du Caméo, c'est une étape en plus, abonde Anne Finck. La relève est excellente, elle s'inscrit dans l'esprit des Grignoux du début et j'ai beaucoup d'espoirs. L'équipe est solide, ambitieuse, tant au niveau programmation que financier. Elle voit à long terme et va de l'avant sans prendre de risques démesurés. »

Une équipe qui sait combien elle va devoir aussi faire face à de nouveaux défis à la fois économiques et technologiques : « À Liège, le projet est pérennisé, mais on ne peut pas se reposer sur nos lauriers. Il faudra garder la cadence de programmation. En même temps, il y aura donc continuer à s'adapter, anticiper, analyse Catherine Lemaire. Par ailleurs, la chronologie des médias va encore évoluer avec une réflexion autour de la sortie en salle, sur Internet, en télé. Il s'agira d'être vigilant. »

« Avec l'ouverture du Sauvenière, on a franchi un cap énorme, un basculement. Maintenant, le Caméo est passé. On a vécu le stress, les larmes, tout ça est derrière nous. Au bout du compte, on ne deviendra jamais une multinationale avec

10 000 travailleurs !, s'amuse Vinciane Fonck. Je ne crois pas que notre fonctionnement va fondamentalement changer. Les structures mises en place suffisent. On a trouvé un rythme de croisière. »

« En matière de salles, il faudra voir comment Namur va se développer, évaluer chaque projet en fonction de nous-mêmes, poursuit Catherine. Le but n'est pas de grandir pour grandir, mais de renforcer un axe wallon de salles qui proposent une certaine vision du cinéma. Par ailleurs, les distributeurs traditionnels sont en train de s'affaiblir, c'est un métier en mutation, qui prend de moins en moins de risques. Il y a une place à prendre. Dans ce contexte, Le Parc Distribution devrait renforcer ses activités. »

L'avenir de la structure en tant que telle ? « La structure prendra encore de l'ampleur, il me semble. Face à une économie de plus en plus dématérialisée, les Grignoux offrent une alternative où les gens peuvent s'évader, s'échapper mais aussi découvrir collectivement d'autres réalités. Il faudra peut-être s'adapter au niveau de la programmation mais j'ai bon espoir », lance Benoit Thimister.

Reste à savoir quel sera le cinéma de demain : « Le cinéma, c'est aussi une question technique,

insiste Aldo Pagliarello, et c'est un secteur qui se transforme à une vitesse VV'. C'est aussi du divertissement, il faut donc toujours s'adapter. Les Grignoux ont toujours bien compris ça. Aujourd'hui, l'offre et la demande se diversifient de plus en plus, mais on doit conserver notre ligne de conduite. Le métier de projectionniste disparaît petit à petit. Dans dix ans, il n'existera sans doute plus. Mais il y aura toujours besoin d'autres métiers pour accueillir le public, l'orienter, gérer les animations, etc. On va aller aussi vers une cinémathèque mondiale, avec des films à la demande, pour un public qui souhaite voir des films classiques dans un certain confort, en VO sous-titrée. Ce sera un créneau à investir. »

« Je crois beaucoup à la magie du grand écran, enchaîne Rita Schifano. Les gens auront toujours besoin de ça : un confort de vision, de belles salles. Les gens aiment les Grignoux, ils l'ont souvent démontré, et ils nous suivent. J'ai confiance. »

Confiance dans l'avenir de ces foutus « grigneux » devenus grands. Portés, en effet, par un public incroyable, prêts à écrire demain les autres pages d'une grande et belle histoire collective.

« La relève est là. Il y a du talent, de l'énergie, de l'envie. J'ai pleinement confiance »

« C'est un secteur qui se transforme à une vitesse VV' »